Rostand, Jean
La loi des riches

PQ
2635
0815
L6
1921

JEAN ROSTAND

LA LOI DES RICHES

PARIS
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR
61, Rue des Saints-Pères, 61

Cinquième édition.

LA LOI DES RICHES

DU MÊME AUTEUR

Sous le pseudonyme de JEAN SOKOM

LE RETOUR DES PAUVRES (Stock). . . 1 vol.

JEAN ROSTAND

LA LOI DES RICHES

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

MCMXXI

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
Copyright by Bernard Grasset, 1920.

IL A ÉTÉ TIRÉ :

50 exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés de 1 à 50, et 550 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, numérotés de 1 à 550 et constituant la première édition.

PQ
2635
O815L6
1921

LA LOI DES RICHES

L'Homme était seul avec son fils dans la chambre fermée. Il parla longtemps. Et ne sachant pas qu'on l'écoutait derrière la cloison il pouvait se croire dispensé de toute hypocrisie.

I

DE LA LOI

Bientôt, mon enfant, tu vas atteindre ta majorité. Tu es bachelier depuis trois ans, tu as autant de lettres et de sciences qu'il en faut avoir dans un monde où l'on n'est pas obligé, Dieu merci ! de gagner

soi-même sa vie. Tu dessines agréablement, tu sais un peu jouer du piano, et l'on pourrait, à première vue, te croire un jeune homme tout à fait accompli. Des mères imprudentes, peut-être, te proposeraient en exemple à leurs fils. Ton éducation, cependant, est bien loin d'être achevée : laisse-moi te le dire franchement, j'y vois de dangereuses lacunes.

Tu es riche, ne l'oublions pas. Ou plutôt, tu le seras un jour. Or, à chaque situation déterminée doit correspondre une éducation appropriée. Le Riche a certains devoirs : envers lui-même, envers ses égaux, envers les Pauvres ; et tandis que, pour un but plus ou moins vague, on dissertait devant toi d'histoire ou de rhétorique, nul maître n'a jamais songé à te parler de l'Argent et des graves problèmes que sa possession soulève. Bien que je t'aie donné les précepteurs les plus coûteux, tu n'en sais pas plus long là-dessus que le premier jeune Pauvre sorti de l'école gratuite du village.

Tu crois peut-être qu'avec de l'argent tu seras d'emblée un Riche ? Détrompe-toi. Il ne suffit pas d'avoir de l'argent pour être un Riche. On est riche, soit ; mais pas encore un Riche. Il y a là une nuance essentielle, que tu ne peux actuellement saisir.

Mieux que personne, je sais que l'argent, du jour où on commence à le posséder et à le manipuler, devient un maître d'une puissante vertu, et que souvent il inculque lui-même à son possesseur bien des notions qui le concernent. Mais je ne veux pas m'en remettre, pour toi qui m'es trop cher, aux lenteurs de cette éducation incertaine. Et si, plus tard, je te voyais commettre une de ces erreurs irréparables que commettent si fréquemment les jeunes Riches dans l'ignorance des principes, je m'en voudrais toute ma vie d'une aussi coupable négligence. L'action salutaire de l'argent sera, sur toi, d'autant plus prompte et efficace que ton esprit aura été auparavant travaillé par un enseignement convenable.

Tu n'as pas, hélas ! beaucoup de dispositions naturelles pour la carrière, cependant intéressante et fructueuse, que ta naissance te force de choisir. Et je crains que jamais, entre nous soit dit, tu ne puisses faire un Riche remarquable, un Riche d'attaque, un de ces grands Riches qui sont l'honneur de notre classe.

Je t'ai observé attentivement depuis ta première enfance, et certains de tes actes, certaines de tes paroles m'ont révélé en toi une sensibilité étrange, qui ne laisse pas d'être inquiétante pour ceux qui te veulent du bien. Tu as des scrupules, des hésitations, des remords. Tu te demandes, n'est-ce pas, s'il est bien juste que les Pauvres soient pauvres ; et je crois que facilement tu serais tourmenté, toi aussi, de ce besoin malsain d'équité, de cette sorte de neurasthénie de la richesse qui s'attaque, pour les ronger, à quelques âmes de chez nous.

Je t'ai vu déjà commettre des maladresses, violer des devoirs élémentaires :

il n'y avait point là de ta faute, puisque tu ignores pour l'instant ce qui est permis et ce qui est défendu. Défendu et permis par qui ? vas-tu me dire. Par la Loi. Quelle loi ? Oh ! non pas la loi de tout le monde ; mais une toute petite loi particulière, accessoire, qui nous appartient en propre, et qui, justement parce qu'elle n'appartient qu'à nous, joue chez nous un rôle de première importance.

Nous ne parlons presque jamais de cette loi, à peine dirait-on qu'elle existe ; nos enfants ne l'apprennent point, tout au plus reçoivent-ils, de temps à autre, dans leur famille, quelques conseils imprécis et distraits. Heureusement, ils sont tout de même riches jusqu'à la moelle, ces bons petits. Ils observent consciencieusement leurs parents, les imitent, et, peu à peu, tant bien que mal, arrivent à deviner la Loi dans ses lignes essentielles. Mais par notre nonchalance ne nous montrons-nous pas aussi illogiques que si nous attendions d'eux qu'ils retrouvassent la géométrie ?

Les Pascals de la Richesse peuvent réussir à s'instruire en temps voulu ; les enfants normaux, de dispositions moyennes, ont besoin de toute une vie d'apprentissage. Quels progrès pourraient faire une science, un art, si chaque savant, chaque artiste devait tout redécouvrir pour son compte ? Tel est pourtant notre cas : nos fils ne profitent point de nos découvertes ; chaque Riche emporte dans la tombe le fruit de son expérience. Ainsi la Loi, malgré les erreurs, malgré les risques courus, demeure inébranlablement stationnaire. Nous en sommes au même point que les Riches préhistoriques ; et celui qui, de nos jours, a beaucoup d'argent dans ses coffres, n'en sait guère davantage, en somme, que l'homme à figure de singe qui possédait plusieurs cavernes.

Cela ne saurait durer. Nous avons besoin d'une loi nette et complète, qui nous guide et nous oblige. Protégeant également l'individu et la classe, la Loi des Riches déterminera l'ensemble des règles que nous

devons suivre, tant pour notre sécurité et notre sérénité personnelles que dans l'intérêt de la collectivité dont nous faisons partie.

Elle se transmettra héréditairement par la tradition orale. Comme les impressions sont le plus fortes et le plus durables quand le cerveau est encore en formation, je crois que le jeune Riche y devra être initié dès la plus tendre enfance. Et qu'on ne vienne pas me dire que son étude pourrait se faire aussi bien à tout âge. Ce n'est point quelque chose de superficiel et d'aisément surajoutable que la Loi des Riches ; c'est quelque chose d'essentiel, de fondamental ; c'est un pli qu'il faut donner à l'âme entière. Et les influences les plus diverses, les plus inattendues, pourraient faire obstacle à son enseignement trop tardif. Pour réussir à coup sûr, il faut un cerveau presque vierge. On ne saurait être trop prudent et méticuleux en surveillant ce qui pénètre dans le cerveau d'un Riche futur. L'inconscient est d'une implacable logique, la longueur de sa mé-

moire est imprévisible ; et l'on s'étonnera parfois, en s'efforçant d'enseigner la Loi à son propre fils, de le trouver réfractaire, à cause d'une des paroles mêmes qu'on aura imprudemment prononcées devant lui bien des années auparavant.

C'est aujourd'hui le moment ou jamais d'établir la Loi des Riches. En cette époque où notre classe est menacée par les Pauvres déchaînés, où il se commet contre nous, au nom de la Pauvreté, des attentats d'une monstrueuse audace, où des hommes poussés par une vile ambition et par la jalousie de tout ce qui les dépasse, où des hommes qu'on appelle socialistes, et c'est tout dire, ont perverti le cœur des Pauvres et leur apprennent patiemment les moyens de s'unir pour nous abattre; en cette époque où le mauvais esprit souffle rageusement de tous côtés, où nos ouvriers capricieux se mettent en grève pour un oui, pour un non, où la soumission, la résignation, le goût du travail, la docilité, l'humilité, tous les sentiments

nobles enfin, ont fait place à l'insubordination, à la révolte irraisonnée, à l'envie basse et stérile, à la paresse, à l'orgueil absurde; en cette époque de crise, la plus tragique sans doute qu'ait traversée la Richesse, il faut que quelques Riches convaincus, répondant à la poussée formidable d'en bas, organisent, en haut, la défense. Il y a des meneurs parmi les Pauvres : pourquoi n'y en aurait-il pas parmi les Riches ? Il y a des ligues de Pauvres, des syndicats de Pauvres, des confédérations de Pauvres ; et nous, cependant, nous pensons, nous parlons, nous agissons à tort et à travers. Aucune discipline, aucune ligne de conduite. Bien des Riches, il faut avoir le courage de le reconnaître, sont indignes de l'argent qu'ils possèdent : grâce à notre système d'héritage, que, certes, je ne songe pas à critiquer, certains jeunes Riches jouissent d'une fortune imméritée, qu'ils n'auraient pas su gagner, qu'ils ne cherchent pas à accroître, et qu'ils défendront mal.

La situation est grave. Les uns, parmi nous, s'effrayent, tremblent, mais ne font rien pour parer au danger; d'autres refusent de le regarder en face; d'autres s'abandonnent avec une résignation fataliste ; la plupart, égoïstes et veules, s'imaginent que la Richesse durera toujours autant qu'eux. « Après moi la Révolution ! » pensent ces mauvais Riches. Mais une pareille indifférence n'est plus admissible. Le danger est imminent. Et ce n'est pas seulement nos fils qu'il menace, c'est nous-mêmes.

La révolution de Russie vient de nous donner un avertissement terrible. Nous avons assisté au spectacle désespérant d'un immense pays livré aux Pauvres. Nous avons vu la fureur sanguinaire de ceux qui se réclament de la Pitié. Eh bien, nous avons pu contempler là, d'avance, ce qui nous attend. Car il viendra, si nous ne réagissons pas, ce jour funeste, comme est venue cette guerre à laquelle on finissait par ne plus croire pour en avoir trop

parlé. Et de même que nous sommes forcés aujourd'hui de rendre justice à ceux qui prédisaient l'agression allemande, de même il faudra bien, plus tard, qu'on nous rende justice, à nous qui signalons, plus effroyable encore que le péril boche, que le péril jaune, le péril pauvre !

Oui, ce sera ici comme là-bas. Malgré les différences de climat, de race et de culture. Les Pauvres sont identiques sous toutes les latitudes. Nous assisterons aux mêmes hideuses vengeances, aux mêmes férocités. Ah ! puisque nous avons la chance d'être un peu en retard, et puisque, grâce à Dieu, ce sont les Pauvres des autres qui ont commencé, ne profiterons-nous pas de la leçon qui nous fut ainsi gratuitement offerte ?

Je sais bien que de toute façon le triomphe des Pauvres serait de courte durée, et que bientôt ils supplieraient eux-mêmes leurs anciens maîtres de revenir les diriger. Mais que de morts, que de ruines, quel recul pour le monde résulteraient de leur domination éphémère !

Si nous nous désintéressons de notre sort, si nous ne tenons plus à notre argent, à notre luxe, à nos avantages, si l'instinct de conservation, individuelle et collective, s'est aboli en nous, du moins nous n'avons pas le droit de nous désintéresser de tout ce que nous représentons. La Richesse, en s'effondrant, entraînerait dans sa chute tout ce qui donne à l'existence un prix, un sens, un idéal. La pensée, l'art, la science, la patrie, la religion, il n'y a rien que nous ne soutenions. Songeons-y fièrement, et que notre immense responsabilité nous fasse prendre conscience de nos devoirs. Le métier de Riche, déjà beau en soi, devient magnifique depuis qu'il y a un risque à l'être ; le moindre d'entre nous, défenseur de la Civilisation, porte désormais autour de sa tête l'auréole du martyre possible !

Je n'ai pas grande confiance, je te l'avoue, dans ceux qui nous gouvernent ; le salut ne peut venir que de nous-mêmes, de nous seuls, les intéressés. Il faut que

tous, du premier au dernier, nous soyons pénétrés de l'importance du plus infime de nos actes. Si chaque Riche, dans son milieu, dans son usine, ou simplement dans sa maison, obéit strictement à la Loi des Riches, le péril est déjà en partie conjuré.

II

DE LA MISÈRE

Le premier devoir qui t'incombe, c'est de posséder des notions exactes et précises sur cette fameuse misère dont on nous parle sans cesse.

La vie ne serait pas possible, mon enfant, pour des âmes sensibles comme les nôtres, si toute la misère qui nous entoure était véritablement digne de pitié.

Je vois que tu t'étonnes : « Digne de pitié ? Mais toute misère n'est-elle pas digne de pitié ? »

Non, et il s'en faut, très heureusement pour les Riches.

La Misère totale, intégrale, telle qu'elle nous apparaît de prime abord, la Misère à l'état brut, enfin, est un bloc de proportions formidables, qui risquerait, si on le laissait intact, de broyer au moindre choc le cœur le plus résistant. Nous devons le réduire, ce bloc, l'émietter, et contrôler minutieusement chacune des parcelles qui le composent. Nous constaterons bien vite, avec un soulagement inexprimable, que la Misère authentique n'y est représentée que par des traces infinitésimales, tout le reste n'étant qu'impuretés et scories dont nous n'aurons point à tenir compte.

Pour commencer, tout ce que racontent les Pauvres est faux. Ils mentent avec effronterie. Je n'en finirais pas si je voulais t'énumérer les mensonges impudents que je les ai entendus débiter.

Bientôt tu vas recevoir de leurs lettres, de leurs visites. Je pourrais d'avance te réciter leurs boniments, épistolaires ou verbaux, tant ils varient peu la forme et le fond de leurs plaintes. Les situations

qu'ils invoquent sont déplorablement identiques, et il n'est pas mauvais que tu en connaisses les principales, afin d'avoir, lorsqu'elles te seront exposées, l'impression réconfortante du déjà entendu.

La maladie, la vieillesse, la mort, y jouent un rôle prépondérant. C'est un homme qui tombe malade, et, naturellement, il faisait vivre toute sa famille. C'est une femme qui a perdu son mari, et le veuvage est adapté aux circonstances : depuis la guerre, on exploite de préférence notre faiblesse patriotique, et le mort est toujours mort à l'ennemi ; longtemps encore après la victoire, tu verras, chaque Pauvre sera un ancien soldat, chaque Pauvresse une femme, une fille, une sœur d'ancien soldat. Parfois, c'est une grand'mère paralytique, une petite fille tuberculeuse : le Pauvre s'adresse à nous, de préférence, au nom d'un membre de sa famille plus attendrissant que lui par son très jeune ou son très grand âge. Il y a des médicaments à acheter, un médecin qu'il faut

faire venir d'urgence. Arrêtons-nous ici, nous touchons au mensonge le plus odieux, le plus machiavélique : le mensonge doublé d'un chantage spécial, que j'appellerai chantage moral.

Pour sauver un être, affirme le Pauvre, il faut telle somme. Pas un sou de plus, pas un sou de moins. Si vous la donnez, cette somme minuscule, et pour vous véritablement dérisoire, l'être vivra ; si vous la refusez, il mourra. C'est simple, et c'est terrible. Tel est le dilemme où l'on nous enferme : on nous rend, en quelque sorte, responsable du malheur qui ne peut manquer de survenir par suite de notre refus. On met entre nos mains une décision de vie ou de mort. Et rien n'est plus écœurant que cette spéculation sur notre noblesse d'âme. Nous avons beau, tant nous sommes scrupuleux en matière de devoir, être convaincus que le Pauvre ment, nous sommes troublés. Le plus sceptique ne peut se défendre d'une petite angoisse : si, par malheur, le hasard ve-

nait de nous mettre en présence du Pauvre exceptionnel qui confirme la règle, du Pauvre qui dit la vérité !

Une autre forme de chantage moral assez fréquemment employée, c'est celle du suicide. « Je mets tout mon espoir en vous, nous dit-on. Si vous ne me secourez pas, je n'ai plus qu'à mourir. » Et bien que nous sachions pertinemment qu'un Pauvre ne se tue jamais, car il tient beaucoup trop à cette vie qu'il affecte de trouver mauvaise, et qui doit quand même avoir pour lui quelques douceurs, nous ne laissons pas d'être fâcheusement impressionnés.

La Pauvre, pour obtenir ce qu'il désire, usera de n'importe quels moyens. Il jouera des sentiments les plus respectables ; il battra monnaie avec ce qui devrait lui être le plus sacré. Celui-ci demandera de l'argent pour soigner sa mère, morte depuis vingt ans ; cet autre, pour enterrer sa femme, qui jouit d'une excellente santé. Redoutable chantage, celui de l'enterre-

ment, et que j'ai vu maintes fois réussir ! Comment aurions-nous le cœur de rejeter un cadavre à la fosse commune, et d'interdire ainsi à un époux désespéré d'aller pleurer sur le tombeau de celle qu'il aimait !

Certains Pauvres, plus imaginatifs, ne se contentent pas des procédés courants, des formules traditionnelles : ils forgent de toutes pièces des histoires compliquées, et souvent, ma foi, fort bien trouvées. Ils font un mélange savoureux du vrai et du faux, émaillent leur fable de petits faits authentiques, et savent inventer le détail dont on se dira précisément : « Cela ne peut pas être inventé. » Ils ne passent jamais les bornes de la vraisemblance ; on pense, en les écoutant, ces artistes : « Évidemment, ils sont sincères, sans quoi ils auraient trouvé mieux... c'est-à-dire plus affreux ! » Et c'est dans cette simplicité, dans cette mesure que réside le génie subtil du Pauvre.

Mettons que tu te trouves, par hasard, en face d'une Misère indiscutable : il s'agira de l'étudier de près, de très près, avant de t'émouvoir sur elle. Il ne suffit pas d'être misérable pour être digne de pitié : ce serait trop commode. Nous devons encore savoir d'où provient cette misère, et si elle ne serait pas due, en fin de compte, à quelque défaut de caractère ou à quelque vice. La cause déterminante en est généralement aisée à reconnaître. Si elle n'est pas instantanément visible, il n'y a qu'à remonter le cours des années et qu'à fouiller dans le passé : il serait inouï que l'on ne pût rencontrer, dans la vie entière du Pauvre une erreur ou une faute. Certains actes ne portent point immédiatement leur fruit, et tel Pauvre qui nous paraît fléchir sous le poids d'une infortune imméritée subit justement aujourd'hui le contre-coup lointain d'une lourde faute ancienne.

Ne laisse jamais une misère sans qualificatif. Retiens bien ce principe, qui vaut

qu'on y insiste. Une misère sans raison d'être, coupée de ses origines, comme suspendue dans le vide, un « commencement absolu » de misère, cela pourrait nous inquiéter, à la longue, si nous y réfléchissions. Une misère classée, étiquetée, est une misère muselée : elle ne peut plus nous faire du mal. Un bon Riche doit pouvoir, à première vue d'une misère quelconque, discerner l'hypothèse explicative la plus plausible, la mieux adaptée aux circonstances. Tu n'auras que l'embarras du choix : tu pourras invoquer en particulier l'alcoolisme, la paresse, le défaut d'épargne, la prodigalité, la prolificité, l'orgueil, l'amour-propre mal placé, le caractère défectueux, le socialisme.

Si novice que tu sois, tu n'ignores pas que l'alcoolisme est le plus grand pourvoyeur de la misère. C'est au cabaret, sur le zinc, que s'écoule à flots l'argent des Pauvres. Dieu sait quelles sommes s'engloutissent chaque année chez le marchand de poison ! Nos économistes ont d'ail

leurs calculé, d'une manière fort simple et mathématiquement péremptoire, que si chaque Pauvre mettait de côté, pour le placer à intérêts composés, pendant une vie normale de travail, c'est-à-dire de quinze à soixante-dix ans, ce qu'il dépense à s'intoxiquer, ils pourraient tous, dans leurs vieux jours, acheter une jolie maison de campagne, avec un jardin de six hectares !

La paresse tient également une place de premier ordre dans la généalogie des misères. Beaucoup plus de Pauvres qu'on n'imagine ne veulent pas travailler. Au nom de quel étrange principe prétendent-ils, ces parasites, bénéficier de tous les avantages que la société leur procure, sans lui fournir en retour un travail suffisant ? Ils affirment ne trouver nulle part du travail, alors qu'ils s'obstinent à le refuser. Ici, encore, nos économistes dévoués nous enseignent, par leurs statistiques, que, sur cent Pauvres qui déclarent mourir de faim, il y en a quatre-vingt-dix-neuf et demi qui s'enfuient sitôt qu'on

leur offre du travail. Le travail est le meilleur exorciseur du Pauvre : il le met en déroute. Personnellement, chaque fois que j'ai proposé un emploi à un Pauvre, il l'a décliné ; l'emploi ne lui convenait pas, ne s'adaptait pas à son caractère, à ses goûts. Lorsque, soi-disant, l'on meurt de faim, il ne s'agit pas de faire la petite bouche !

Par surcroît, le Pauvre est d'une lamentable prolificité. C'est une vérité établie qu'il fait beaucoup plus d'enfants qu'il ne devrait. Je me souviendrai toujours d'un individu que j'ai connu et qui venait régulièrement, chaque année, m'annoncer, avec une figure rayonnante et fière, comme s'il venait d'accomplir une action d'éclat, que sa femme était encore dans une position intéressante. On dirait, ma parole ! que plus un être est pauvre, et plus, par une sorte de défi, il aspire à se reproduire. Alors que nous, les Riches, qui pourrions cependant nous permettre une nombreuse progéniture, nous nous appliquons à la restreindre, afin de ne pas

trop réduire la part d'héritage revenant à chacun, voici des hommes qui, n'ayant rien, n'hésitent pas à multiplier sans compter le nombre des bouches à nourrir, ou, plutôt, à ne pas nourrir !

Et si, du moins, le Pauvre était économe! Mais on ne se figure pas ce qu'il dépense. On n'imagine pas sur quel pied il vit. Il est beaucoup plus difficile et plus exigeant que n'importe lequel d'entre nous. Il n'admet, pour sa consommation et son usage personnel, que des aliments et des objets de tout premier choix. Il ne sait se priver de rien. C'est curieux, il n'y a que le Riche qui saurait être pauvre ! Tiens, l'autre jour, je suis allé voir à l'improviste un de ces hommes qui se plaignent constamment de ne pas arriver à joindre les deux bouts. Eh bien, mon petit, je te garantis que ce genre de visite est éminemment réconfortant pour ceux que les doléances des Pauvres empêchent de dormir, et qu'il nous ramène à une plus saine notion des choses. Le Pauvre en question achevait

son déjeuner. Ce déjeuner ! Pour une seule personne, il y avait là de quoi nourrir largement trois des nôtres. Deux plats — dont un de viande — un dessert, oui, parfaitement, un dessert, un plat sucré... dans un moment où je m'en passe moi-même, tant le sucre est rare ! Et du feu dans la cheminée, au mois d'avril, sous prétexte d'un rhume, quand, dehors, il faisait un temps si doux que j'aurais presque pu sortir sans pelisse ! Évidemment, avec un tel gaspillage, l'argent file. A moins de ressources considérables, il est impossible de soutenir un pareil train de maison. Quand on veut se documenter sur le Pauvre, on doit ainsi tomber chez lui à l'improviste. Si j'avais averti le mien, il aurait composé un décor, combiné une atmosphère d'indigence. Prenons-les en flagrant délit de bonheur.

Non content de dépenser égoïstement pour lui-même, le Pauvre donne aussi, parfois. J'ai connu ce scandaleux paradoxe : des Pauvres généreux ! Donner est

le plus grand des luxes : il doit nous être réservé.

Par une inexplicable vanité, le Pauvre, souvent, ne veut pas consentir à être pauvre. Il s'entête à vivre comme nous, à s'habiller comme nous ; il entend avoir des relations, représenter, recevoir. Combien en ai-je vu sombrer dans la misère de ceux qui n'acceptaient pas sereinement leur sort ! Il n'y a pourtant rien de déshonorant à être pauvre, du moment que l'on est honnête et que l'on reste dignement à sa place ! On n'a pas d'argent ? Eh bien, on n'en a pas ! Ce n'est pas un crime ! Tout le monde ne peut pas en avoir ! Mais le Pauvre, lui, a le culte, la superstition de l'argent ! C'est de sa part, n'est-ce pas ? une bizarre conception de l'honneur que de nous singer grossièrement, pour venir ensuite nous implorer quand il a épuisé ses maigres moyens à soutenir un rang qui ne doit pas être le sien !

Ne fût-ce qu'en passant, j'aurais encore à te signaler d'autres causes de misère :

le socialisme, qui pousse à la grève, l'esprit de révolte, le manque de suite dans les idées. J'ai observé que beaucoup de Pauvres changeaient sans cesse de métier. Tu remarqueras combien sont rares ceux qui, attachés au métier qu'ils ont choisi, s'y appliquent et y persévèrent. Ajoute qu'ils aiment toujours mieux faire ce pour quoi ils ne sont pas faits. Faudrait-il donc aussi nous astreindre à les surveiller dès l'enfance pour juger de leurs aptitudes et des carrières qui leur conviennent ?

Ah ! quelle tristesse c'est pour nous de songer à l'existence douce, saine, facile, enviable, que pourrait mener le Pauvre, et qu'il gâche comme à plaisir !

Quant à la misère innocente, pure, immaculée, conçue sans péché, la misère que j'appellerai idéale, elle est infiniment rare. Oui, sans doute, il y a quelques misères d'enfants et de femmes qui rentrent dans cette catégorie : je t'enseignerai tes devoirs à leur égard ; mais dès maintenant

que nous avons fait la part de l'imposture et de la faute, tu peux constater que, du bloc énorme que nous considérions au début, il ne reste plus qu'un atome.

III

DE LA PITIÉ

Tous les Pauvres qui solliciteront chez toi, par lettre ou par visite, la Loi t'interdit formellement de leur accorder quoi que ce soit. N'aie aucun scrupule, ils ne sont pas intéressants, je m'en porte garant devant ta conscience. Tu peux, sans même les lire, jeter au feu les papiers sales qui t'arrivent de la Pauvreté, et rejeter ta porte, lourdement, sur les quémandeurs.

Bien entendu, si on se laissait aller, on répondrait à toutes les lettres, on subirait avec patience tous les discours. Nous sommes tous les mêmes, et incorrigiblement

enclins à nous attendrir outre mesure. C'est ce qu'il ne faut à aucun prix, pour de nombreuses raisons, toutes plus graves les unes que les autres.

Il n'est pas difficile, parbleu ! de donner ; il est bien plus difficile, et autrement méritoire, de refuser. Donner au Pauvre, mon enfant, c'est de l'égoïsme. Je dis bien : de l'égoïsme. Quoi ! pour un petit chatouillement de sensibilité, d'amour-propre, ou pour te débarrasser d'un importun, tu vas céder à un exploiteur ?

Il ne s'agit pas seulement de toi en l'occurrence : le Pauvre qui geint te trompe, toi d'abord, c'est entendu, et cette tromperie est déjà méprisable en ce qu'elle joue avec le sentiment le plus noble de l'homme, la charité. Mais ce n'est pas tout, la question est plus haute, et si tu étais seul en cause tu pourrais consentir peut-être à te laisser indignement duper : hélas ! il y aussi les vrais Pauvres, ceux qui sont vraiment malheureux, ceux qui ont vraiment faim, vraiment froid. Il ne

faut jamais les oublier, ceux-là. Tout rares qu'ils sont, ils existent, et leur évocation opportune ne peut que nous être d'un secours précieux. Quand un soi-disant misérable est en face de toi, songe à celui dont il n'est que la contrefaçon, à l'original lointain qu'il imite, et cela te donnera du courage pour lui tenir tête. Oppose systématiquement, dans ton esprit, la pâleur à la pâleur, le haillon au haillon.

Te reconnais-tu le droit de les trahir, ceux que tu n'aperçois pas, parce qu'ils sont plus discrets, plus timides, plus pudiques, comme tous les sincères ? Ce serait les voler, entends-tu, que de donner à leurs plagiaires indignes. Qui donne aux Pauvres vole au Pauvre. Autant la vraie misère est sacrée, autant est haïssable cette fausse misère qui, la simulant par une sorte de mimétisme hypocrite, la dissimule ainsi à nos yeux compatissants.

La générosité est louable ; mais lorsqu'elle n'est point éclairée, orientée, par une sévère justice, elle va précisément

contre son but. Si tous les secours, toutes les aumônes, trop souvent usurpés, ne se dispensaient jamais qu'au mérite, la misère n'existerait plus bientôt qu'à l'état de souvenir. La question sociale, mon enfant, sur laquelle tu entendras proférer tant d'hérésies, est essentiellement une question de saine répartition de la charité.

En outre, tu rends au Pauvre même que tu prétends soulager le plus déplorable des services. Si tu t'apitoies sans contrôle, si tu donnes à tort et à travers, comment veux-tu que les coupables se corrigent ? Quel espoir raisonnable peux-tu conserver d'un amendement quelconque de leur part ? Loin de s'atténuer, leurs défauts iront au contraire s'accentuant, s'exaspérant jusqu'au paroxysme. Tant que le Pauvre nous sentira derrière lui, prêts à réparer toutes ses fautes, il se laissera aller à sa bassesse native. Dans son intérêt même, il est bon qu'il pâtisse de ses torts. Il convient qu'il se sente seul, livré à lui-même, et que la vie, plus rigoureuse que

nous, donne une sanction à ses actes sans quoi sa moralité, déjà bien réduite, continuera de s'amoindrir graduellement. Tous les vices qui lui sont propres fleuriront en permanence. Que risquera-t-il sous un régime de pitié universelle ? Et la crainte de l'avenir n'existant plus pour lui, déjà si prolifique d'ordinaire, il ne cessera de créer de la chair à pitié : pour les siens, quand nous aurons disparu, nos enfants ne seront-ils pas là, aussi indulgents que nous, peut-être davantage ?

Enfin, quelle tentation, pour le Pauvre honnête et travailleur, de voir ainsi récompenser l'immoralité ! Funeste leçon ! Exemple détestable ! Il est moins fatigant de pleurer que de travailler, et beaucoup de ces Pauvres qui, si nous étions demeurés inflexibles, se seraient maintenus, eux, dans l'effort et la probité, viendront, séduits par la réussite certaine d'un métier si doux, se joindre, pour la grossir encore, à l'armée, déjà formidable, des mendiants.

Je sais bien, ce n'est pas facile de refuser à un Pauvre. Lorsqu'il ne s'agit que de laisser sans réponse une lettre, même éloquente, il suffit d'une minute de sang-froid pour la déchirer. Mais quand le Pauvre est là, devant nous, en chair et en os, et qu'il supplie, je reconnais que c'est une affaire malaisée. Lue, sa plainte fait peu d'effet ; entendue, c'est autre chose. Il n'y a pas seulement ce qu'il dit ; mais l'intonation ! mais le regard ! mais la figure ! Le Pauvre exerce sur nous, par un je ne sais quoi qui émane de tout son être, une sorte d'hypnose. Il nous suggestionne, littéralement. Pour un moment, il nous persuade l'invraisemblance, il nous convainc de l'absurde. Notre lucidité, notre capacité critique s'abolissent en sa présence. Il a beau ne pas être à plaindre, c'est un Pauvre quand même. Il n'est pas habillé comme nous, et, naturellement, pour venir nous trouver, il aura choisi dans sa garde-robe tout ce qu'il a de plus minable et de plus sordide.

Notre pitié, toujours prête à s'éveiller, se fait son alliée, sa complice. C'est elle, en réalité, qui parle, qui plaide, qui intercède pour lui. C'est en nous que réside notre pire ennemi, mon enfant. Il y a toute une région de notre âme qui est d'avance gagnée au Pauvre. Celui-ci n'existe le plus souvent que par notre pitié, en fonction d'elle. C'est nous-mêmes qui nous le rendons dangereux.

Plus d'une fois il m'est arrivé, tandis qu'un Pauvre m'implorait, de sentir faiblir la résistance que j'étais décidé à lui opposer. Je me dédoublais avec une parfaite clairvoyance, et je me disais intérieurement : « Je n'en peux plus, je suis à la limite ; encore une minute, et je vais céder ; un mot triste de plus sortant de cette bouche, de sur ces haillons, et je cède... »

La pitié, refoulée à grand'peine, s'accumule ; un besoin impérieux monte en nous de donner, d'accorder. J'ai remarqué que, par une chance quasi providentielle,

le Pauvre s'en va, presque toujours, quelques minutes trop tôt. Heureusement, il ne sait pas encore toute l'efficacité d'une plainte qui insiste ! Il part souvent au moment précis où, n'en pouvant plus, — et rendons grâce à Dieu de son impatience ! — nous allions le laisser bénéficier de son travail d'amollissement. Et nous avons presque envie, quand il part éconduit et que nous le voyons de dos, piteux et vaincu, s'éloigner vers un autre Riche qu'il souhaite moins dur, de le rappeler, pour le supplier d'accepter ce que nous venons de lui refuser implacablement.

Si pénibles que soient les entrevues avec les Pauvres, je ne saurais te conseiller de les éviter par principe. Ce serait d'une lâcheté maladroite, et fort imprudente. D'ailleurs, ils trouveront toujours le moyen d'arriver jusqu'à toi. Quand un Pauvre tient à nous voir, nous avons beau faire, nous ne parvenons pas à lui échapper : il réussit à nous joindre. Tu te débarrasse-

ras bien de lui deux ou trois fois en faisant dire par tes domestiques que tu es absent; mais il n'en restera pas là, et tu ne gagneras, à de pareils faux-fuyants, qu'une tranquillité précaire. D'autant plus, vois-tu bien, il s'apercevra que tu l'évites, d'autant plus il aura à cœur de te rencontrer. Il reviendra tous les jours, il t'attendra dans la rue, à ta porte, pendant des heures. Tu ne peux pourtant pas te laisser emprisonner chez toi ! Tôt ou tard, il nous faut entrer en contact avec le Pauvre, et le plus tôt est le mieux : on n'est pas un véritable Riche tant qu'on n'a pas, sans broncher, les yeux dans les yeux refusé à un Pauvre qui supplie.

Tes premières rencontres avec les Pauvres seront pour toi d'une importance capitale. C'est sur elles que se fondera ta réputation auprès de la Pauvreté intrigante. Elles décideront, tu peux m'en croire, de ta quiétude future. Si tu refuses catégoriquement aux premiers Pauvres qui t'abordent, tu verras, peu à peu, leur nombre

diminuer. Ils se raréfieront toujours davantage. Et bientôt, si tu ne déroges pas à ta règle de refus, il n'y en aura plus du tout. De temps en temps, peut-être, il t'arrivera quelque Pauvre étranger, de passage, qu'on n'aura pas encore mis au courant ; mais tu seras en tout cas délivré, et c'est l'essentiel, du gros des Pauvres de la région que tu habites. Les Pauvres ne perdent pas leur temps, qui est précieux ; quand ils constatent l'insuccès de leurs simagrées, ils vont chercher ailleurs fortune. Ils ont beaucoup de maisons à visiter et ne s'attardent pas là où ça ne rend pas.

Si au contraire tu donnes, leur nombre ira sans cesse en augmentant. Dès qu'ils auront reconnu en toi cette pitié qu'ils recherchent, ils s'acharneront sur toi. C'est même une des mesquineries de leur caractère : ils se vengent sur le Riche faible et sans défense du Riche fort sur lequel ils n'ont pas d'emprise. Ils viendront en foule compacte, et ta pitié — car celui qui a une fois cédé à sa pitié ne peut qu'en

ressentir toujours davantage — s'exaspérera à la vue de ces malheureux accourant vers ta maison, comme une plaie qui, sans cesse irritée, ne parviendrait pas à se guérir. Chaque acte intempestif de pitié t'amènera une nouvelle fournée de Pauvres, qui détermineront à leur tour dans ton cœur une nouvelle poussée de pitié. Et ainsi de suite, le nombre des suppliants croissant en proportion constante et géométrique, et toi-même devenant chaque jour plus inapte à leur résister.

Il n'est pas de calcul plus illusoire que celui que nous pratiquons souvent dans l'inexpérience de nos débuts, et qui consiste à donner pour se débarrasser. Sitôt qu'un Pauvre s'en va satisfait, il en vient dix plus pressants, plus avides.

Cette heure est grave, mon enfant, la plus grave de toute ta vie. Les Pauvres sont là qui te guettent dans l'ombre. Ils savent, informés qu'ils sont de tout ce qui peut les intéresser, que bientôt tu vas accéder à la Richesse, et ils se deman-

dent avec angoisse si le jeune Riche dont l'avènement est proche sera de ceux qui leur sont favorables. Leurs éclaireurs ne tarderont pas à te tâter, à t'éprouver. Qu'ils découvrent en toi une âme tendre, et vite ils s'avertiront les uns les autres, comme ces nécrophores qui s'appellent dans la nuit lorsqu'ils ont découvert une proie. Je ne sais par quels fils mystérieux les Pauvres se renseignent : mais la voilà bien en œuvre, cette magnifique solidarité dont je te reparlerai tout à l'heure !

Ils espèrent en toi parce que tu es jeune. C'est à toi, par ton calme, par ton flegme, de les décourager tout de suite, de leur enlever d'emblée tout espoir. Ne laisse transparaître sur ton visage aucun trouble, aucune émotion. Il faut que ton cœur fasse le mort lorsque la meute anxieuse s'approchera pour le flairer.

Ah ! si l'on m'avait prévenu quand j'avais ton âge ! Si l'on m'avait dit de quelle odieuse conjuration j'allais être victime ! Promets-moi de te montrer ferme,

de faire honneur à ton vieux professeur de Richesse. C'est curieux, mais il me semble qu'à ta place cela m'amuserait, cela m'exciterait de les décevoir, de leur prouver que je ne suis pas celui qu'ils pensent ! Ne t'imagine pas, surtout, si tu faiblis, qu'ils en auront pour toi la moindre gratitude. Au contraire, ils se moqueront de toi. Tandis que, si tu demeures intraitable, ils songeront, en s'en allant, pleins d'une surprise respectueuse : « C'est étonnant, on n'aurait jamais cru ça de lui. Tout jeune, à peine vingt ans. Il semblait bien que ce fût notre affaire. » Les Pauvres avaient compté sans moi.

La vraie misère, il est de ton devoir de la soulager dans la mesure de tes moyens. D'abord, parce qu'elle souffre, et cela seul constituerait une raison suffisante. Sans être aucunement responsable de son existence, comme d'aucuns l'insinuent perfidement, nous voulons bien nous reconnaître des obligations envers elle. Les Pau-

vres auront beau faire, et se déclarer ouvertement nos ennemis, nous ne laisserons pas mourir de faim leurs enfants et leurs femmes. Nous avons le cœur trop haut placé pour cela. A leurs provocations, à leurs insultes, répondons par une charité magnanime. Laissons-les calomnier jusqu'à cette charité dont ils profitent. Rendons-leur inlassablement le bien pour le mal. Continuons, sans leur permettre de nous en distraire, notre bel effort d'assistance. D'ailleurs, pourquoi le dissimuler? notre intérêt, ici, pour une fois, coïncide avec nos penchants évangéliques. Nous avons tout à gagner à ce qu'il n'y ait plus de misérables. C'est en voyant des misérables que des esprits pervers ont conclu qu'il fallait qu'il n'y eût plus de Pauvres. Travaillons à supprimer la misère, et, tout en accomplissant la plus noble des tâches, nous consolidons la Pauvreté, donc la Richesse.

Tu n'auras que l'embarras du choix pour les bonnes actions que tu voudras

faire. La crèche vaut la maison de retraite. Selon tes inclinations naturelles, tu pourras aller vers l'orphelin, la femme repentie, l'infirme ou le vieillard. En allouant périodiquement à ton Œuvre de prédilection les sommes fixes que tu destines aux malheureux, tu seras sûr de ne pas te tromper. Ainsi ta pitié trouvera l'exutoire nécessaire. Tu te prémuniras contre la fantaisie dispendieuse des générosités improvisées. Ton argent ne s'égarera point sur des indignes ; il ira — car la Bienfaisance organisée dispose de moyens de renseignement et de contrôle que nul particulier ne possède — sinon à une misère tout à fait innocente, du moins à une misère garantie, d'une culpabilité atténuée, et peut-être impatiente de se relever.

Plus tard, quand tu seras marié, il conviendra que ta femme travaille pour les Pauvres. Elle pourra confectionner des gilets, des chaussettes, des châles. Qu'elle n'achète pas ces objets tout faits : tu trouveras une vraie douceur à les regarder

faire lentement, progressivement, assidûment, par des mains qui seront presque les tiennes.

Je vois d'ici ton intérieur : le salon est éclairé par une grosse lampe ; il y a un bon feu ; une infusion chaude fume sur la table ; tu feuillettes une revue bien pensante ; et dans un grand fauteuil, fine, distinguée, sobrement vêtue, comme ne savent l'être que les personnes de notre monde, ta femme tricote. Tu n'as qu'à lever les yeux pour la surveiller avec attendrissement. Sur ses genoux pend le petit travail commencé. La laine est rude, grise, grossière ; et plus la laine est rude, grise, grossière, plus intense est le plaisir de voir s'y mêler des bagues de platine, de voir s'y plonger des doigts effilés et roses.

Si quelqu'un, entrant dans la pièce, s'étonne que ta femme s'occupe à de si modestes besognes, elle saura répondre, j'en suis sûr, d'un air de componction, avec un regard un peu mouillé et une intonation où percera une pointe de reproche : « Mais

il faut bien travailler pour les Pauvres! » Et dans son accent elle mettra : « Il y a des Pauvres, quand même. On s'en souvient ici! »

Travailler pour les Pauvres... ah! comme il est agréable et raisonnable de ne pas travailler pour un pauvre déterminé, mais pour tous, dans leur abstraite masse! Ce n'est qu'une question de mots, si tu veux; mais les mots ont leur importance. Quand on travaille pour les Pauvres, eh bien! il ne reste plus, en somme, un seul Pauvre sur terre pour qui l'on ne se sente travailler. Il n'y a pas de préférence arbitraire, donc pas d'exclusion, pas d'injustice. On ne sait pas, on ne veut pas savoir à qui ira ce qu'on tricote. Et le gilet et la chaussette s'élèvent à la hauteur d'un symbole, s'étirent à la mesure même de toute la Pauvreté qui a froid.

IV

DES CADEAUX ET DES SERVICES

Tu seras certainement tenté de faire des cadeaux, de rendre des services à certains Pauvres avec qui tu te trouveras en rapport et qui te paraîtront sympathiques. Ce besoin d'être bon est un des plus puissants qui soient. Qu'y a-t-il, à ce qu'il semble, de plus délicieux que de créer un peu de joie, de faire éclore un peu de bonheur ? Tentation perfide, instinct dangereux, auxquels il s'agit de résister ! De combien de Riches la manie du bienfait empoisonna l'existence !

En règle générale, le Pauvre n'est ja-

mais content de ce qu'on lui donne et de ce qu'on fait pour lui. Tu serais porté à croire, sans doute, que, parce qu'un être n'a pas été gâté par la vie, parce qu'il n'est pas blasé, il sera facile à satisfaire : c'est une grosse erreur de psychologie.

Tiens, autrefois, par exemple, quand il m'arrivait d'avoir chez moi des invités pauvres — car j'ai, comme tout le monde, commis de pareilles fautes — j'observais immanquablement, et toujours avec la même stupéfaction, qu'ils se montraient plus exigeants que n'importe lequel de mes amis riches. Ces individus de basse extraction, qui n'avaient pas même une bonne à tout faire pour les soins de leur ménage, sonnaient à chaque instant, réclamaient un service compliqué, se plaignaient, commandaient avec le sans-gêne et la dureté qui caractérisent le Pauvre dès qu'il se sent la moindre autorité ; et si je n'y avais mis bon ordre, ils auraient occupé à leurs seuls caprices mes cinq domestiques ! Je t'assure que ceux-ci poussèrent un soupir

de soulagement en les voyant partir, sans recevoir d'eux, bien entendu, le moindre pourboire !

Quelque cadeau que tu fasses à un Pauvre, il le jugera toujours insuffisant. Pour lui, rien n'est assez beau ni assez coûteux. Il se froissera d'un cadeau utile, car il y verra une allusion à sa pauvreté ; et il s'irritera d'un cadeau superflu, car il verra une ironie, une offense.

Que le Pauvre ne soit pas satisfait, ce n'est encore qu'un mince inconvénient. En voici un plus grave. Quand on a commencé de lui faire du bien, on ne peut plus s'arrêter. On ne lui rend pas le moindre service sans déclencher une série d'importunités. Ainsi, j'avais, il y a quelques années, autorisé un de mes anciens gardes à loger dans une soupente alors inhabitée. Tu t'imagines peut-être qu'il se trouva heureux d'avoir gratis un pareil logement, à une époque où les loyers étaient inabordables ? Pas du tout. A peine installé, il me demanda de quoi le chauffer, sous pré-

texte que l'appartement était humide ; note bien qu'il fut le premier à s'en aviser. Il fallut donc m'occuper de lui faire porter du bois de chauffage, et tu sais que le bois n'était pas pour rien ! Sans quoi, plus tard, il m'aurait rendu responsable des rhumatismes qu'il ne pouvait manquer d'avoir, car il n'était plus de la première jeunesse. Ce n'est pas tout. Comme le logement est assez éloigné du village, et, par contre, très voisin de mon potager, alléguant que son âge et sa santé ne lui permettaient pas d'aller faire son marché tous les matins, il me demanda de le laisser prendre quelques légumes : j'en avais, disait-il, bien plus qu'il ne m'en fallait, il les voyait de la fenêtre de sa chambre, je n'aurais certainement pas le cœur de lui refuser quelques haricots ou quelques tomates. Et je n'eus qu'à m'exécuter. Tu vois dans quel piège, dans quel engrenage nous risquons d'être pris. Nous ne savons jamais jusqu'où peut nous conduire une aventure de générosité avec un

Pauvre ! Elle peut nous lier à lui pour le restant de notre vie. Elle ne nous vaudra pas sa reconnaissance ; presque sûrement elle nous vaudra sa haine. Une suspension de bienfaits équivaut pour lui à un vol. Au premier refus de notre part, il oubliera tout ce que nous aurons fait pour lui et nous en voudra mortellement. Or, il y a toujours un moment où il faut dire non au Pauvre ; et c'est être dupe que de s'obstiner dans sa bonté pour sauver sa première mise.

Le Pauvre, par nature, est ingrat. Il n'a pas même la gratitude physique, animale, dont est capable la bête pour celui qui lui donne sa pâtée. Il est humilié par l'idée de ce qu'il nous doit. Et cependant, nous ne lui faisons jamais sentir qu'il est notre obligé. Nous feignons d'oublier tous les bienfaits dont nous le comblons. C'est ainsi qu'il nous récompense de notre tact, de notre délicatesse. Tiens, un exemple : au cours de je ne sais quelle grève révolutionnaire, un patron reconnaît, en tête des

émeutiers, un ouvrier qu'il avait toujours spécialement favorisé. « Comment, toi ! s'écrie-t-il, toi à qui j'ai fait tant de bien ! — Justement, réplique l'homme, il y a trop longtemps que vous me faites du bien ! »

Une chose entre toutes qu'il ne faut jamais dire à un Pauvre, c'est : « Je vous trouverai une situation, je m'occuperai de vous. » Parfois, nous sommes pris d'une crise de bonté subite ; parce que nous sommes d'excellente humeur, nous voulons voir tout le monde heureux autour de nous. Si, à ce moment, nous rencontrons un Pauvre sans situation, et qui en cherche une, nous nous jetons pour ainsi dire à sa tête, nous l'interrogeons avec sollicitude, nous l'engageons à venir nous voir, nous lui promettons notre aide. Naturellement, à peine l'avons-nous quitté, nous n'y pensons plus. Et nous sommes très étonnés quand, quelques jours après, nous voyons resurgir l'individu, que nous re-

mettons à peine, et qui nous rappelle notre promesse. C'en est fait désormais de notre repos : il faudra, bon gré, mal gré, que nous lui trouvions sa situation. Et celle-ci trouvée, nous n'en aurons pas, pour cela, fini avec lui. La situation ne lui plaira pas. Ou bien il se conduira d'une manière telle qu'il s'y rendra impossible. Et il viendra nous relancer. A partir du jour exécrable où nous aurons dit au Pauvre : « Je vais m'occuper de vous, » il est sans cesse à nos trousses, nous suivant comme un voleur, nous persécutant, tombant chez nous à l'heure où il nous dérange le plus, nous harcelant d'interminables lettres, d'abord mielleuses, puis aigres, puis menaçantes. Et il nous reproche tout ce qui lui est arrivé depuis qu'il nous a connu. Nous sommes son protecteur, son tuteur. Tous ses déboires — et de la façon dont il mène sa vie, comment n'en aurait-il pas ? — il nous les impute. Naturellement, s'il lui advient quelque chose d'heureux, ce n'est pas à nous qu'il le doit, il n'y a que le

mal qui soit notre œuvre ; si nous ne l'avions pas berné avec nos promesses, si nous n'avions pas fait miroiter à ses yeux un avenir illusoire, il se serait débrouillé de son côté. A cause de nous, il a raté des situations magnifiques, des profits invraisemblables. Et pour avoir voulu être sa providence, nous sommes maudits ! Mon enfant, il ne faut jamais, par un service, par une parole, par un conseil, risquer de modifier, si légèrement que ce soit, l'existence d'un Pauvre. Son destin est sacré, et malheur à qui se mêle d'y toucher ! Pour peu que tu l'écartes de sa route, fais bien attention surtout de l'y remettre aussitôt que possible, à l'endroit même où tu l'as rencontré, et dans ses propres empreintes. Ainsi, il ne pourra t'accuser plus tard de l'avoir retardé ou dévié.

Encore une chose à ne pas faire : recueillir un Pauvre chez toi. Ta maison n'est pas un asile. Les Pauvres sont effroyablement tenaces, ils n'ont aucun

amour-propre ; alors même qu'ils constituent une gêne évidente, ils s'incrustent; et il est pénible de les mettre brutalement à la porte. Le Pauvre a toujours une provision de prétextes pour rester : aujourd'hui, c'est la pluie ; demain, c'est son train qu'il manque ; puis il tombera malade, tu devras le faire soigner ; et quelques années après il régnera chez toi, il y aura installé toute sa famille.

V

DU SILENCE

Il faut se méfier beaucoup de ce qu'on dit devant les Pauvres. Tant que nous sommes bien entre nous, ce que nous disons n'a guère d'importance; nous pouvons parler librement, exprimer sans appréhension toutes les idées qui nous passent par la tête. Mais nous ne saurions trop nous surveiller lorsque nos paroles risquent de franchir le cercle de notre classe. On ne se figure pas tout le mal qu'une seule parole peut faire. Il y a des choses que le Pauvre n'aurait jamais sues si nous n'avions pas pris la peine d'aller nous-mêmes le ren-

seigner. Il existe dans notre camp des traîtres conscients, volontaires, qui délibérément sont passés à l'ennemi : je t'en reparlerai tout à l'heure ; mais je considère aussi comme traîtres à la Richesse tous ceux qui, par leurs bavardages intempestifs, documentent l'adversaire, déjà trop averti.

Je frémis quand j'entends certains de mes amis débattre, toutes portes ouvertes, les questions les plus graves, les plus brûlantes, avec une telle désinvolture. Ce que le Pauvre entend chez nous ne peut, hélas ! que lui donner confiance. Au seul mot de Révolution, j'ai vu des nôtres changer de figure, balbutier, tenir les propos les plus découragés, les plus pessimistes. Le devoir, c'est de plastronner. Plus nous sommes angoissés, moins nous devons le laisser paraître. Si l'on prédit devant toi ce Jour terrible, et peut-être proche, feins d'être entièrement rassuré, refuse même d'envisager la possibilité d'une pareille folie. Surtout, n'exprime jamais tes craintes

d'une manière précise. Tais ce que tu redoutes. Les Pauvres puisent des inspirations dans nos terreurs. Garde-toi de dire : « Pourvu qu'ils ne fassent pas cela ! » Car ils se hâteront de songer : « C'est précisément cela qu'il faut faire ! »

Et puis, ne critique jamais la Richesse. Il est fréquent d'entendre des Riches émettre des doutes, faire des réserves sur tel ou tel détail du système actuel : « Évidemment, ce n'est pas parfait... Certainement, il y a des choses à modifier... On pourrait corriger, transformer... » Ils perdent la tête, tout simplement, ceux qui se permettent de juger, de traiter si légèrement l'œuvre des siècles. La Richesse est aujourd'hui arrivée à son point de perfection, il n'y a rien à y reprendre. Que ces imprudents appliquent donc leur énergie et leur ingéniosité à défendre ce qui est plutôt qu'à le bouleverser en imagination, d'une façon plus ou moins saugrenue. La Richesse est intangible. Comme la Révo-

lution, elle est un bloc. J'y ai bien réfléchi, je la connais : eh bien, tu peux m'en croire, il n'y a rien en elle dont on puisse dire que c'est inutile ou mauvais. Tout sert. Ce qui te paraîtra peut-être une injustice gratuite concourt à la justice finale. Ce qui te semblera une dureté superflue sert une pitié supérieure.

Tout se tient, et le Pauvre, lui, ne l'ignore pas ; et si nous commençons à admettre que quelque chose est défectueux, il aura tôt fait de nous prouver que tout l'est au même titre. S'il faut supprimer ceci, il faut également supprimer cela, qui en découle, et cela aussi, qui le suppose : et ainsi de suite. Quand on abandonne au Pauvre le moindre bout de Richesse, il la dévide tout entière, comme un écheveau de laine.

Rien de plus maladroit que ces concessions que nous croyons propres à l'amadouer, et qui ne font que l'exacerber davantage. Toute concession venant de nous prend le sens et la gravité d'un aveu. Loin de rendre hommage à notre bonne foi, à

nos scrupules, il s'écrie avec une joie sauvage : « Vous voyez, ils avouent ! Faut-il qu'ils soient coupables ! » Ah ! n'allons pas ainsi leur donner la certitude qui leur manque ! Ils ont beau nous accuser d'une façon péremptoire, ils ne sont pas sûrs de ce qu'ils appellent notre crime. Mais si nous-mêmes, spontanément, nous allons confesser des torts imaginaires, quelle force nous leur prêtons ! Tant que l'accusé n'a pas avoué, qu'il soit ou non coupable, l'accusateur n'est pas tranquille. Malgré les présomptions, malgré les preuves même, un doute subsiste. C'est pourquoi, toujours, l'on cherche si avidement à extorquer l'aveu de l'accusé. Les Allemands ont eu beau commettre chez nous d'indiscutables atrocités, nous ne sentions pas moins le besoin d'en demander la reconnaissance formelle à leurs propres récits, aux témoignages de leur propre langue. C'est un Pauvre, d'ailleurs, qui l'a dit, et sa parole demeure éternellement vraie : « N'avouez jamais ! »

N'oublions pas que nous exerçons sur le Pauvre un grand prestige. Il nous injurie, il nous traîne dans la boue, mais, dans le fond, il nous respecte. Nos paroles ont pour lui un grand poids, une grande autorité morale. C'est à nous qu'il doit le meilleur de sa confiance dans les idées qui amèneront peut-être notre disparition.

Et quel surcroît de tristesse de penser qu'à côté des étourdis, des esprits légers ou moroses, toujours prêts au dénigrement, il y a chez nous de véritables traîtres ! Oui, si étrange, si paradoxal que cela te paraisse, je sais des Riches complètement passés aux Pauvres ! Que les Pauvres aient des traîtres, je le conçois sans peine, car nous avons de quoi les attirer chez nous ; mais comment l'inverse est-il possible ? Comment des hommes de notre rang, de notre mérite, ont-ils pu se laisser séduire par un idéal aussi vulgaire ? Ces traîtres sont de diverses sortes : les uns, sans moralité, prennent un plaisir

morbide à étonner, à scandaliser ; ils trouvent piquant que certaines propositions violentes, qui n'étaient jusqu'ici que vociférées par des brutes en haillons, soient maintenant élégamment énoncées par des hommes de bonnes manières. Ils ne sont pas, au fond, plus socialistes que toi ou moi, et l'on souhaiterait, si la leçon ne devait être si terrible, qu'une Révolution vînt leur montrer un peu ce règne des Pauvres qu'ils feignent d'appeler.

D'autres, poussés par l'ambition ou l'intérêt, trouvent dans la défense des malheureux une admirable matière à faire des discours, à écrire des livres.

Tous ces traîtres-là, peu sincères, qui ne se font pas scrupule, par pose ou par vanité, de semer des idées funestes, sont méprisables ; mais ce sont, en somme, les moins dangereux : comme toujours, les dangereux, ce sont les convaincus, les fanatiques. Que les Pauvres, eux, soient socialistes, cela n'a guère d'importance ; tout ce qu'ils disent de furieux, de haineux, est

trop manifestement dicté par l'envie, par le dépit de ne pas être nous ; s'ils avaient seulement le centième de ce que nous possédons, ils changeraient bien vite de langage. L'expérience cruciale est d'ailleurs réalisée quotidiennement : dès qu'un Pauvre a mis de côté quelques sous, son esprit s'améliore comme son sort, et le plomb se loge dans sa tête en même temps que l'argent dans sa poche. Lorsque par hasard un Pauvre devient Riche, nous voyons son socialisme à l'épreuve : nul n'est plus dur, plus hautain, plus dédaigneux qu'un Pauvre parvenu.

Mais quand un Riche se met à sentir, à penser comme un Pauvre, on ne peut le soupçonner d'envie, de rancune, d'amertume ; on ne peut lui attribuer un désir de vengeance ou de reprise. Qu'est-ce qui le fait sentir d'une si étrange façon ? Qu'est-ce qui le pousse, cet homme bizarre, dont les convictions ne visent à rien moins qu'à le déposséder de tout ce qu'il possède ? Et ceux qui ne savent pas

que c'est un fou pourraient se laisser impressionner par son exemple !

Il est désintéressé, c'est évident. Il parle avec l'autorité que lui confère sa situation. Ah ! du moins, qu'il le restitue, cet argent qu'il diffame et se rend indigne de conserver ! Qu'il se dépouille et s'en aille vivre chez le Pauvre, c'est là sa véritable place ! Ce que nous ne pouvons supporter, c'est de le voir, ce renégat, vivre près de nous, vêtu comme nous, participant de notre luxe. Et d'ailleurs, se déferait-il de son argent, il garderait encore son cerveau, son instruction. Car, ne l'oublions pas, il attaque la Richesse avec un cerveau que formèrent des professeurs payés de son argent, avec une instruction qui ne fut possible que grâce aux loisirs que lui permettait son argent. Tout ce qu'il est, tout ce qu'il a, il ne l'est, il ne l'a que par cet argent contre lequel, parricide, il tourne toutes ses forces.

Ah ! qu'il est affligeant de reconnaître dans ses propos notre intelligence, notre

culture ! Et notre cœur aussi, parfois ! Car lorsqu'un Riche est socialiste, il ne l'est pas à la façon d'un Pauvre ; il est généreux, lui ; et jusque dans son délire d'indignité nous retrouvons la noblesse d'âme qu'il tient de son origine.

Et ce sont les plus doués, les plus brillants d'entre nous qui nous quittent ! Mais qu'a-t-elle donc de si séduisant, la cause des Pauvres, pour capter ainsi tout ce que nous possédons de jeune, d'intrépide et de fougueux ?

VI

DE LA SOLIDARITÉ

Pour lutter efficacement contre un ennemi, il est toujours essentiel de connaître, non moins que ses insuffisances, ses ressources morales. La guerre qui vient de partager le monde, et qui, à tant d'égards, nous donna de salutaires enseignements, nous a montré qu'il était particulièrement dangereux de mésestimer l'adversaire. Sachons les qualités du Pauvre, et cherchons à l'imiter partout où il nous dépasse.

La grande vertu du Pauvre, c'est la solidarité. Les Pauvres se tiennent étroite-

ment les uns aux autres. Certes, il y a bien chez eux des divisions, des inimitiés, que nous devons du reste favoriser, entretenir, mettre à profit chaque fois qu'il nous est possible. Heureusement, leur solidarité n'est pas encore totale, et puisse-t-elle ne l'être jamais ! Il y a, pour l'instant, des catégories de pauvres qui ne sympathisent pas : l'ouvrier n'aime pas le paysan ; tous deux méprisent le domestique, qui leur rend bien leur mépris.

Mais à l'intérieur de chaque catégorie la solidarité existe, saisissante, impressionnante. Celle des ouvriers est, si je puis dire, classique : on a vu des milliers d'ouvriers se mettre en grève pour un seul des leurs qu'on avait renvoyé. Il faut toujours avoir présent à l'esprit cette cohésion indissoluble : lorsqu'on touche à un Pauvre, on ne sait pas à combien d'entre eux on pourra avoir affaire.

Par exemple, en face de tes domestiques, souviens-toi toujours que tu es seul ! N'attends pas qu'en aucun cas ils préviennent

ou dénoncent le méfait d'un camarade. Un vieux serviteur, même dévoué, laissera mettre ta maison à sac par un nouveau. Tu n'en obtiendras de révélation ni par argent ni par menace ; à cet égard, il est incorrigible : singulier contraste avec sa vénalité habituelle ! J'avais une cuisinière à laquelle, la tenant pour parfaitement honnête, je donnais une certaine somme tous les mois pour la nourriture de la cuisine. Elle fourait la plus grande partie de la somme dans sa poche, et les autres domestiques étaient fort mal nourris. Ceux-ci soupçonnèrent le manège. Tu crois peut-être qu'ils vinrent se plaindre à moi ? Pas du tout. Ils aimèrent mieux — et Dieu sait cependant si la nourriture est chose sacrée pour un domestique ! — se laisser affamer pendant des mois que de trahir un des leurs !

Eh bien, que veux-tu ! moi, je trouve ça très beau. Et j'en suis resté confondu d'admiration. D'ailleurs, chaque fois que je suis en présence de pareilles preuves de leur

solidarité, je fais semblant de me fâcher, je gronde; mais je ne puis m'empêcher de les estimer et de les envier secrètement.

En regard de cette magnifique union des Pauvres, notre classe, à nous, offre le spectacle le plus désolant de la désunion et de la discorde. Discorde plus apparente que réelle, peut-être ; mais n'est-ce pas surtout devant l'adversaire qu'il faut avoir l'air d'accord ? Dans toute occasion où l'intérêt de l'individu entre en lutte avec l'intérêt général, l'intérêt général est sans hésitation sacrifié. Serait-ce que la Richesse rend égoïste ? Je le croirais sans peine. Le Riche est individualiste, soit; mais de même que, pour défendre sa liberté, il faut parfois se résoudre à une discipline provisoire, de même, pour défendre notre individualisme contre le communisme des Pauvres, il faut nous résoudre à une relative solidarité de classe.

Non seulement nous ne nous soutenons pas, mais on dirait que nous prenons un

malin plaisir à nous combattre, à nous nuire. J'ai vu des Riches aider des Pauvres à lutter contre d'autres Riches parce qu'ils y trouvaient quelque avantage personnel. Quoi ! pour un petit surcroît de fortune, pour un maigre bénéfice de vanité, nous allons augmenter la puissance et la confiance des Pauvres ! Mais quand ils seront les plus forts, où seront notre vanité, notre fortune ?

J'ai entendu de mes propres oreilles, certains de mes amis exciter leurs Pauvres contre d'autres Riches, dont ils se servaient comme de repoussoirs. Sans doute il peut être commode de se faire préférer; mais cela est bien imprudent. Ne va jamais dire à un Pauvre : « Regardez comme je suis meilleur que le Riche d'à côté. » Il est fâcheux que le Pauvre s'habitue à nous juger, à nous comparer, à effectuer entre nous des classements et à nous décerner des prix. Cela n'est pas son affaire. L'un de nous affirmera : « Je suis meilleur que mon voisin » ; mais un autre Riche

ne manquera pas de survenir, qui affirmera qu'il est encore meilleur. Et à force de vouloir des maîtres toujours meilleurs, le Pauvre finira par ne plus vouloir de maître du tout.

Beaucoup de Riches se divertissent à gâter les Pauvres des autres. Jeu facile, mais déplorable calcul! Ne fais pas aux Pauvres d'autrui ce que tu ne veux pas qu'on fasse aux tiens. Il ne suffit pas, mon enfant, que nos Pauvres à nous soient contents, il faut encore que tous le soient, sans exception. Qu'un seul Pauvre soit mécontent de son maître, et tous les maîtres, du même coup, cessent d'être en sécurité. J'ai vu, et ce tout petit fait est significatif, une femme de notre monde, en visite chez une de ses amies qu'elle savait assez avare, s'amuser à donner aux domestiques de la maison des pourboires énormes, dans la seule intention de leur faire sentir, par contraste, l'avarice de leur maîtresse. On ne plaisante pas ainsi. Depuis, je n'ai plus voulu recevoir cette dame.

Combien de Riches qui racontent avec complaisance des anecdotes plus ou moins piquantes sur d'autres Riches ! Évidemment, certains d'entre nous vont un peu loin, parfois, dans la dureté. Je ne les approuve pas, mais ce n'est pas une raison pour les trahir. Quand un de nous a tort, et après tout cela peut arriver, n'ayons qu'un souci : le cacher, l'étouffer, au lieu d'aller l'étaler, le crier sur les toits. Nous accusons le voisin de dureté envers ses Pauvres ; mais qui peut nous garantir que la conduite des nôtres ne nous forcera pas de faire demain ce qu'aujourd'hui, nous blâmons chez lui ?

Nos destinées à tous sont nécessairement liées. Nous portons chacun en germe ce qui fait haïr les plus sévères des nôtres. Il n'y a entre nous que des différences de degré. Tous les Riches se confondent les uns dans les autres par des nuances indiscernables, et la haine du Pauvre aura tôt fait de parcourir la gamme.

Pour le Pauvre, nous sommes simple-

ment le Riche ; quand il se fâchera tout de bon, il ne s'attardera pas à de subtiles distinctions. On ne circonscrira pas sa colère.

Ne disons pas : « cet argent est propre, bien gagné ; celui-là est sale, mal gagné. » D'abord, quoi de plus subjectif que les appréciations de ce genre ? Ainsi moi qui pendant quarante ans ai fabriqué du blanc de céruse, je parie qu'il se trouverait des gens pour oser dire que je n'ai pas bien gagné ma fortune ! Le profiteur de la guerre a mal acquis son or, dit le marchand de la paix ; le marchand est un voleur, dit l'industriel ; l'industriel est un exploiteur, dit l'oisif qui a hérité ; celui qui n'a pas lui-même gagné tout son argent ne le mérite pas, dit le parvenu. Ainsi, le cercle se referme et le Pauvre écoute en songeant. Ah ! de grâce, si nous avons de ces choses désagréables à nous dire, et s'il nous plaît de nous les dire, disons-nous-les entre nous. Mais, surtout, pas devant témoins. Il faut, comme son linge, laver son argent sale en famille.

VII

DE L'AMI PAUVRE

Tu rencontreras dans la vie, parmi les Pauvres, un certain nombre d'individus qui se rapprochent de toi par leur instruction et leurs manières. Si l'un d'eux t'est sympathique. tu pourras fort bien être tenté de t'en faire un ami. Cela, il ne le faut pas, notre loi te l'interdit formellement. Bien entendu, si tu as déjà recruté des amis dans la Pauvreté, tu ne peux brusquement les abandonner, ni couper du jour au lendemain l'affection que tu leur portes. Mais désormais tu choisiras exclusivement tes amis dans ta propre

classe. Moi aussi, je pensais, quand j'étais jeune, que si un Riche et un Pauvre étaient faits pour s'entendre, s'il y avait entre eux un parfait accord d'esprit et de goûts, je pensais, dis-je, qu'une différence de fortune, après tout contingente, ne devait pas les séparer, qu'il convenait, lorsqu'on avait le caractère indépendant, de réagir contre un préjugé aussi étroit ; et j'ai admis dans mon intimité des gens d'une condition modeste. Eh bien, vois-tu, je me trompais ; le préjugé, comme tous les préjugés, avait raison. Et j'ai dû bien vite reconnaître mon erreur.

D'abord, l'ami pauvre est, presque toujours, un ami intéressé. Ce sera ou un parasite ou un tapeur. Mais je n'insiste pas : le danger est ailleurs, et plus grave. L'ami pauvre est fort peu agréable ; il nous impose ses mauvaises humeurs, ses aigreurs ; quand il vient nous voir, c'est de la tristesse qu'il nous apporte ; des mésaventures l'atteignent sans cesse, ou frappent sa famille, et nécessairement nous

en subissons le contre-coup. En vérité, nous avons assez de nos tracas personnels, inévitables dans toute existence, sans aller encore nous adjoindre ceux des Pauvres et de leurs parents ! Dans les moments où nous sommes gais, où nous sentons le besoin d'un compagnon qui puisse partager notre entrain, l'ami pauvre sera lugubre, fera une mine d'enterrement. Il souffre sans répit de ce qu'il voit chez nous, car il est profondément envieux ; or, pour des âmes tendres comme les nôtres, c'est une souffrance que de constater l'envie que l'on inspire. Nous avons beau mépriser à juste titre ce bas sentiment, il nous choque, il nous blesse. Alors que nous n'avons, nous, qu'un souci, voir notre ami le plus heureux possible, et que nous nous réjouissons sitôt qu'il a un peu de chance, lui, au contraire, s'irrite de notre bonheur, qu'il s'exagère bien, du reste. En ayant un ami pauvre, tu introduiras chez toi un foyer permanent d'envie. L'envie vague, diffuse, anonyme, que nous envoie

de loin la foule pauvre, celle-là est, à la rigueur, supportable ; mais celle que projettent directement, à bout portant, nos amis, celle-là est intolérablement cruelle. Plus le Pauvre est intelligent, instruit, bien élevé, semblable à nous en un mot, et plus intensément il nous envie. A tout instant, on le devine, on le sent qui pense, à nos côtés : « Pourquoi ne suis-je pas habillé comme lui ? Pourquoi n'est-ce pas moi qui habite cette belle maison où il me reçoit ? Pourquoi n'est-ce pas moi qui possède intégralement ce bien-être dont je n'ai qu'une parcelle ? » Il estime qu'il serait, après tout, aussi digne que nous de ce luxe qu'il prend l'habitude de palper, de manipuler. « Pourquoi pas moi ? Pourquoi pas moi ? » Éternelle question dénuée de sens, et qui ne mérite aucune réponse !

Chez nous, il observe, inspecte, scrute. Rien ne lui échappe de notre superflu compliqué. Il ne sera pas venu nous voir deux fois qu'il connaîtra dans le moindre détail tout ce qui nous appartient. Je me

suis souvent étonné du fait que certains Pauvres connaissaient notre luxe mieux que nous-mêmes : sans doute les frappe-t-il plus par la souffrance qu'il leur cause que par la jouissance qu'il nous procure. On dirait qu'ils font de nos biens un inventaire méticuleux et méthodique. Est-ce pour quand ils reviendront plus tard en ennemis ? Chaque acquisition nouvelle, chaque dépense qu'on aimerait à leur cacher, ils la relèvent sans faute, et un peu d'envie fraîche s'ajoute encore à la masse. C'est un véritable tourment qu'endure le Pauvre lorsqu'il vient chez nous. Il semble prendre un plaisir malsain, sadique, à flairer cette Richesse qui le brûle, qui le torture. Nous nous faisons bien inutilement du mal l'un à l'autre, l'un par l'autre. Ah ! repoussons charitablement ceux qui viennent s'offrir au supplice de l'envie ! Que chacun, par humanité, reste chez soi ! Que les classes ne se pénètrent point, puisqu'il ne peut résulter de leur mélange que de la souffrance réciproque !

Oh ! ces regards des Pauvres quand ils sont chez nous ! La seule pensée m'en glace les os jusqu'aux moelles ! Regards qui laissent, semble-t-il, des traces sur tout ce qu'ils atteignent ! Regards obliques, crochus, furtifs, honteux, qui se détournent sitôt surpris ! Si nous voulons préserver nos biens, il ne suffit pas de les défendre contre le vol, il nous faut encore les protéger contre l'envie. Cela ne nous appartient plus totalement qui fut trop manifestement désiré par d'autres. Les Pauvres réalisent par leurs regards une graduelle, sournoise et pacifique expropriation. Et c'est le souvenir, surtout, que l'on pressent dans les regards ! On voudrait leur demander, à ceux qui regardent implacablement avec ces yeux douloureux, on voudrait les supplier d'oublier ce qu'ils voient. Pour nous, pour eux, comme il vaudrait mieux qu'ils oubliassent ! Mais ils retiendront tout, le moindre objet, le plus inutile, le plus futile, surtout celui-là ; ils sauront notre luxe par

cœur. Leur mémoire sera infaillible et lancinante. Tout ce qu'ils auront aperçu chez nous durant la journée grandira dans leur souvenir, deviendra plus coûteux et plus beau quand ils seront rentrés le soir dans leur triste chambre. Et cela fermentera, cela bouillonnera dans leur faible cervelle ; cela fera d'eux ces amers, ces aigris qu'ils sont.

L'ami pauvre rumine jusqu'à satiété les pensées pénibles. Il fait sans relâche des comparaisons, des supputations, des substitutions, des fractionnements : « Si j'avais seulement le dixième de ce qu'il a !... Si j'avais seulement, en tout, ce qu'il dépense par mois !... Si j'avais seulement le prix de ce tableau, de ce meuble, de ce bijou dont il ne fait rien !... »

Parfois, on se laisse imprudemment aller à lui confier une petite satisfaction qu'on vient d'avoir : c'est un bénéfice inattendu, une affaire inespérée, une heureuse opération en Bourse. Naïvement, on s'imagine qu'en qualité d'ami il va s'en

féliciter ; mais sa figure se crispe aussitôt ; il songe : « Vraiment, c'est trop ! Encore leur chance ! Toujours les mêmes ! » Si, au contraire, il nous arrive quelque chose de fâcheux, certes il nous plaindra ; mais au fond de son cœur il se réjouira d'avoir enfin à nous plaindre : « Ce n'est pas trop tôt ! »

Dans tout ami pauvre, si intime qu'il devienne par le temps ou par l'habitude, il reste un étranger hostile, un espion. Quand il est là, nous ne sommes plus chez nous. Autre inconvénient grave : il est d'une susceptibilité maladive. En vain nous nous efforçons de le traiter comme un égal, un rien le froisse. De là, en sa présence, une tension d'esprit, un malaise continuel, l'obligation de se surveiller, l'impossibilité du moindre abandon. Un mot insignifiant, fût-il le mieux intentionné, le jette dans une mélancolie importune. Nous oublions parfois qu'il est pauvre, lui ne l'oublie jamais. Il a l'obsession, l'idée fixe de sa pauvreté, on ne

parvient pas à l'en distraire. Bien plus, il se figure que les autres, comme lui, y pensent sans cesse. Il a la manie de la persécution. Sommes-nous, par malheur, un peu brusques avec lui, un peu désinvoltes, il songe aussitôt : « C'est parce que je suis pauvre. Si j'étais riche, on ne me traiterait pas ainsi. » Et alors, pour lui complaire, il faut exagérer dans l'autre sens d'une manière ridicule. Quand un Riche est l'ami d'un Pauvre, s'il veut que celui-ci ne se sente pas constamment humilié, il n'a d'autre ressource que de s'en faire le serviteur, de lui prodiguer les égards, le respect, comme à un grand seigneur !

Enfin, et j'arrive peut-être au point le plus délicat, entre un Pauvre et un Riche il règne, en toutes questions, un malentendu perpétuel et obligatoire. Nous jugeons, nous sentons d'une façon trop différente. Même quand, par hasard, nous sommes du même avis, c'est pour des raisons foncièrement opposées. Sur quoi

que ce soit, nous n'avons rien à nous dire qui ne nous énerve, ne nous choque, ne nous révolte. La discussion la plus banale tend toujours à s'envenimer. Dans toute opinion qu'on exprime, chacun, malgré soi, défend sa classe ! L'argent, vois-tu, ce n'est pas une petite chose, une si petite chose qu'on se plaît à le dire. Entre un Pauvre et un Riche, il y a, mon enfant, une aussi grande distance intellectuelle, affective, qu'entre un blanc et un nègre ; il y a un écart de race. Tout, dans chaque homme, se ressent inévitablement de la quantité d'argent qu'on détient. Elle donne une nuance spécifique aux moindres sentiments, aux moindres idées ; c'est comme une teinture mordante de toute l'âme.

Les Riches, surtout les Riches, s'amusent à dire : « L'argent ? Mais ce n'est rien ! » Et il y en a qui, à force de le répéter, finissent par le croire. Dire que l'argent n'est rien, c'est très joli. On peut le dire au Pauvre quand on a du

tact, du cœur ; mais sachons que ce n'est là qu'une formule de politesse, une formule tellement courante qu'elle en est presque devenue une formalité. Un Riche qui ne parlerait pas de la sorte passerait pour un mufle. On ressasse : « L'argent, ce n'est rien, cela ne change rien. » Soit. Mais entre nous, mon enfant, l'argent, cela change tout.

VIII

DE L'AUTORITÉ

Tu auras un jour à diriger des ouvriers. Je n'oserai point t'affirmer que ce soit une chance. Ils constituent, sans aucun doute possible, la catégorie de Pauvres la plus dangereuse et la plus odieuse : arrogante, exigeante, indisciplinée. C'est un grand dommage qu'ils se sachent irremplaçables. Je les pratique depuis quarante ans ; ils ne font qu'empirer chaque jour. Ne pense pas les mener par la douceur. Ici surtout, je tiens à te mettre en garde contre ta bonté; ils se hâteraient de l'interpréter comme un symptôme de faiblesse. Ton prestige

de maître ne s'imposera que par la poigne.

Certains patrons, et notamment des jeunes, se flattent de réussir là où nous avons jusqu'à présent échoué. Ils s'imaginent, par la persuasion, obtenir le travail, l'obéissance, le dévouement. Plaignons ces idéalistes ! La sévère réalité, d'ailleurs, se charge de vite balayer leurs illusions puériles. Sans doute, nous sommes tous du même avis, ce serait un rêve que de pouvoir assigner une fois pour toutes à ceux que l'on emploie leur effort quotidien, de les voir s'y donner sans arrêt, sans mesure, d'être suffisamment assuré de leur conscience, de leur abnégation, de leur résignation, pour n'avoir qu'à les surveiller d'un œil lointain, tranquille et sympathique. Mais tous ceux qui, par expérience connaissent un peu l'ouvrier, savent qu'il est aussi vain de s'adresser à sa raison qu'à son cœur. Il ne comprend qu'un argument, la force, et ne s'incline que devant elle.

Non seulement l'ouvrier ne te saura pas

gré de tes ménagements, mais d'autant plus il en profitera, d'autant plus il te méprisera. Le patron énergique n'est guère plus détesté que le faible ; au contraire, l'ouvrier aurait plutôt de l'estime pour lui, si tant est qu'il en puisse avoir pour l'homme qui le dépasse et le commande. Prenons-le donc tel qu'il est, il ne s'agit que d'en obtenir le plus grand rendement possible. C'est lui qui nous force à être forts. Quand il voudra que nous modifiions notre attitude, il n'aura qu'à modifier la sienne. En toute question, les Riches ne demandent qu'à être gentils, mais que Messieurs les Pauvres commencent !

Les Pauvres ne gagnent pas à être en troupe. Par le seul phénomène de l'agglomération, ils deviennent tout de suite plus impatients, plus rétifs et plus paresseux. Il s'établit entre eux une sorte d'émulation détestable. Les mauvais esprits réagissent sur les bons ; mais jamais tu ne verras s'exercer l'influence inverse.

On ne saurait mieux comparer l'ouvrier

qu'à un cheval. Dès qu'il se sent maté, bridé, il ne bronche plus. De sorte qu'on arrive à ce résultat paradoxal que le maître vigoureux n'a presque jamais à user de sa vigueur, au lieu que le maître indulgent se voit sans cesse contraint de sévir.

Dans l'intérêt même de l'ouvrier, ne le laissons pas se gâter par notre mollesse. Quand il s'est gâté, autrement dit quand on ne l'a plus en main, on n'a plus qu'à s'en défaire, comme d'une bête vicieuse. N'espérons pas qu'il s'amende. Son élimination devient, de notre part, autant qu'une mesure de sauvegarde personnelle, un devoir envers ses compagnons : il suffit d'un seul Pauvre gâté pour contaminer un grand nombre de sujets sains.

Bien entendu, l'emploi de la manière forte ne va pas sans quelque adresse. Ne te donne jamais l'air de n'être pas dans ton droit. Il y a de petites injustices gratuites que tu dois t'abstenir de commettre, car le Pauvre les guette. Refuse-lui déli-

bérément le prétexte de se poser en victime : il ne cherche que cela, et tu ferais son jeu. Évite que le moindre de ses griefs ait l'apparence véridique, il n'en faudrait pas plus pour donner un accent de vérité à toutes ses abjectes calomnies. Arrange-toi pour qu'on t'attribue toujours le beau rôle : c'est d'une malice facile, et dont le Pauvre reste désappointé.

Quelque parfaite que soit notre attitude à l'égard de nos ouvriers, nous sommes fatalement condamnés à entrer en conflit avec eux. Livrés à eux-mêmes, peut-être se tiendraient-ils tranquilles ; mais ils s'abandonnent à des meneurs tyranniques, qui font métier de les dresser contre nous ; pour se libérer d'une prétendue servitude, ils se jettent dans la plus humiliante de toutes : ils s'asservissent à des égaux. Un rien leur monte à la tête. Ils trouvent qu'ils ne sont pas assez payés, ou qu'ils travaillent trop, ou que tel de leurs chefs n'est pas à leur goût. Le système auquel ils recourent de préférence pour obtenir

satisfaction, c'est le chantage. Ils menacent de quitter le travail tous ensemble si on ne leur accorde pas sans discussion ce qu'ils réclament. Or, quand le Pauvre menace, par le seul fait qu'il menace, notre Loi interdit de lui céder. Ce qu'à la rigueur on lui eût consenti, par un excès de bonté, s'il n'avait fait que le demander avec déférence, il devient indispensable de le lui refuser implacablement à partir du moment où il a fait intervenir le chantage ; ce qu'on prétend exiger de toi par l'intimidation, ne te le laisse jamais arracher, même si c'est juste, même si tu étais au point de l'offrir.

Hélas ! avouons-le, trop souvent nous sommes lâches devant le Pauvre. Nous qui venons d'opposer à l'Allemand le plus magnifique héroïsme, il n'est pas de jour où une poignée d'énergumènes ne nous fasse honteusement reculer ! Chaque fois que nous nous rendons aux sommations du Pauvre, si léger que soit l'avantage qu'il remporte, c'est un pernicieux exemple, un

déplorable précédent ! La constatation de notre pusillanimité l'enhardit ; elle lui fait prendre conscience d'une puissance qu'il ne soupçonnait pas encore.

Ce que le Pauvre obtient par le chantage, il va sans dire qu'il n'en est point reconnaissant. Ne l'étant pas de ce qu'on lui donne, comment le serait-il de ce qu'il extorque ? Un avantage lui est d'ailleurs plus précieux quand il le doit à la violence. Telle est sa moralité qu'il aime mieux prendre que recevoir. Parfois, je le reconnais, ses menaces sont graves ; la plus terrible est celle d'une interruption générale du travail. N'importe, nous devons tenir tête. Presque toujours, la menace du Pauvre n'est que bluff. Du reste, avouons-le, entre Pauvre et Riche, le bluff est réciproque. De même que le Pauvre peut rarement aller jusqu'au bout de sa menace, de même, lorsqu'il va jusqu'au bout, nous avons bien de la peine à lui résister. C'est donc un de ces cas où la victoire appartient à celui qui tient le

plus longtemps. N'est-ce pas une indignité que ce soit nous qui capitulions d'ordinaire, nous qui, disposant de l'argent, sommes placés cependant dans les conditions les plus propices pour triompher ?

IX

DES DOMESTIQUES

Enfin, il y a des Pauvres avec lesquels tu ne peux t'empêcher d'être en contact quotidien, et chez toi : les Domestiques. Tu as un intérêt majeur à les bien connaître, car ils joueront dans ton existence un rôle prépondérant. Ces étrangers, qui habitent notre maison, sont, malgré les cloisons élevées entre eux et nous, et bien qu'ils mangent à la cuisine, passent par l'escalier de service et couchent dans les mansardes, beaucoup plus étroitement mêlés à nous que notre ami le plus intime. Pas de jour où la conversation ne revienne

infailliblement sur eux, où l'on ne soit forcé de réfléchir à leur sujet, de prendre une décision qui les concerne. Le temps précieux qu'ils nous font perdre est inimaginable. Sans cesse nous devons nous détourner des plus graves préoccupations pour nous abaisser à de mesquines questions d'office. D'ailleurs, de toutes les prescriptions dont l'ensemble constitue la Loi des Riches, celles qui ont trait aux serviteurs sont le moins imparfaitement transmises et le mieux observées. Qui connaîtrait bien les domestiques pourrait se vanter de connaître à fond l'âme complexe des Pauvres : j'estime que leur étude, suffisamment poussée, serait une excellente préparation pour tous ceux qui, de par leur carrière, ont besoin de posséder la psychologie des inférieurs.

Il y a des ministres, des chefs d'État qui prétendent gouverner un pays, et qui auraient d'utiles conseils à prendre de certaines gouvernantes de maison. En somme, c'est suivant les mêmes principes,

mon enfant, qu'on dirige des peuples entiers ou une simple fille de cuisine.

Le Domestique offre, en outre, pour l'étude, de grands avantages. Pareil à ces animaux de laboratoire dont le savant fait choix parce qu'ils sont faciles à obtenir et à élever, nous l'avons constamment sous les yeux, à domicile ; nous l'entretenons, nous le surveillons, nous trouvons en lui un vaste champ d'observation, voire même d'expérience. Il est un Pauvre de tout repos, sans danger ; ses menaces, n'étant encore qu'individuelles, sont inoffensives, et les ennuis qu'il nous cause ne sauraient se comparer, pour la gravité, à ceux que causent à leurs patrons les ouvriers par exemple. Sitôt qu'il nous déplaît, il disparaît, instantanément ou dans un délai maximum de huit jours. Tu pourras sur lui te faire la main. Enfin, il est le Pauvre type, le seul qui n'ait qu'un prénom, le seul qui nous parle à la troisième personne, et il nous présente, dans un grossissement schématique, ce que les au-

tres spécimens de sa classe ne nous laissent qu'entrevoir moins nettement.

Ce n'est pas chose commode que de trouver un bon domestique. La difficulté s'en accroît chaque année ; et nous sommes loin, aujourd'hui, d'avoir le choix abondant de naguère. Le domestique le sait, d'ailleurs, et profite de sa rareté pour se montrer plus exigeant. C'est lui qui nous dicte à présent ses conditions. Certains Riches, de tempérament pessimiste, prévoient la venue prochaine d'une époque où il sera impossible de se procurer des serviteurs. Sans aller aussi loin que ces broyeurs de noir, car je crois qu'un métier peu fatigant — et bien rémunéré, en somme — séduira toujours une notable partie de la Pauvreté, je dois admettre que nous sommes fréquemment embarrassés quand il s'agit de remplacer un serviteur qui nous quitte. Quelle que soit ton impatience, tu ne devras jamais, par précipitation, risquer d'introduire chez toi

un individu sur lequel tu n'auras pas réuni un minimum de garanties. Il vaudrait mieux faire toi-même, plusieurs jours, tant bien que mal, ton ménage et ta cuisine, que d'ignorer qui tu engages. Comment nous défendre d'un peu de malaise au moment d'ouvrir à un inférieur notre maison, d'ordinaire si fermée ? Lis attentivement le certificat qu'il t'apporte. Je sais bien qu'au temps d'universelle indulgence où nous vivons le certificat a beaucoup perdu de sa valeur primitive ; néanmoins, de même que, dans un article de critique exagérément laudatif, tu peux, si tu sais lire entre les lignes, discerner le mérite réel de la pièce ou du livre, de même, entre les lignes du certificat, tu pourras approximativement reconnaître la qualité du domestique.

Les maîtres ont, malgré tout, un embryon de solidarité, et se feraient scrupule de se recommander trop chaudement les uns aux autres un serviteur par trop indigne. Ce qu'il faut rechercher dans le certificat

ce n'est pas ce qui y est, mais ce qui y manque. J'oserai le définir un cliché négatif de l'âme du domestique : les parties sombres n'y viennent pas. Par exemple, s'il évite le mot d'honnêteté, conclus-en immédiatement que le domestique est un voleur. Il y a un certain nombre de qualités cardinales que le maître ne peut oublier de mentionner, et dont l'absence ne doit s'interpréter que par une omission volontaire et motivée. Un maître exceptionnellement sensible s'efforcera de dissimuler le manque de la qualité cardinale sous un amas de qualités accessoires. Au lieu d' « honnête », tu liras : « Zélé, obligeant, actif... » Pour peu que tu sois averti, tu ne te laisseras pas prendre à ces subterfuges.

Tu tireras un indice complémentaire du nombre de mois ou d'années que le domestique a passés dans ses places précédentes. Celui qui a fait peu de places dans sa vie vaut mieux *a priori* que celui qui traverse nos maisons comme un météore,

Méfie-toi du domestique trop parfait, c'est souvent le pire. Tout domestique a pour le moins une tare ; et quant à moi, je suis rassuré lorsqu'elle se voit d'emblée et qu'elle n'est pas rédhibitoire.

De préférence, va chercher ton domestique à la campagne : il y est moins gâté qu'à la ville. Mieux vaut un rustre non stylé, mais non corrompu. Les duretés et les privations de la vie aux champs nous préparent les meilleurs domestiques. Bénis ta chance si elle te fait rencontrer le brave jeune homme qui veuille prendre le tablier chez toi. Dresse-le bien. Veille sur lui. Empêche qu'il ne se pervertisse au contact des autres.

De toute façon, choisis un domestique jeune et vigoureux : il ne faut point que par sa débilité ou par son âge le domestique nous invite à le ménager. Évidemment, du moment que nous le payons, nous sommes en droit d'exiger de lui tout le service qu'il nous doit ; mais avec notre mansuétude habituelle, dont il convient

toujours de nous défier, nous n'oserons pas le sonner à tout propos, lui faire monter ou descendre des étages, l'envoyer en courses. On est la dupe du domestique fragile. A quoi bon avoir des gens à notre service si nous devons tenir compte de leur santé ?

Que le domestique tombe malade, c'est ce qui peut nous arriver de pire. Bien entendu, si la maladie est tant soit peu grave, on l'expédie sans retard à l'hôpital : il est toujours transportable ; les voitures d'ambulance sont, aujourd'hui, merveilleusement suspendues et chauffées. Le plus souvent, il n'a qu'une indisposition ; horriblement glouton, mangeant toujours trop dans des maisons comme les nôtres où la nourriture abonde, à moins d'avoir un estomac à toute épreuve, il s'expose à de continuels embarras gastriques : alors il faut le soigner à domicile, et tout ton personnel en est désorganisé. Les autres domestiques s'empressent autour de lui, sont à ses petits soins, lui préparent des

compresses, des cataplasmes et des tisanes, le distrayent, lui lisent le journal. La sollicitude pour leur camarade servant admirablement leur paresse, ils feront traîner l'indisposition en longueur. Ose élever la moindre plainte, et l'on te considérera comme un monstre ! Crois-moi, ne suralimente pas tes domestiques.

Pour ce qui est des gages, fie-toi aux usages locaux, ils sont un reste de l'ancienne tradition établie par les Riches. Ici encore, je te mettrai en garde contre toute propension à la générosité. Nous avons, envers la communauté des maîtres, le devoir sacré de ne pas trop payer les domestiques. Celui qui abuse d'un excès de richesse pour les payer à l'excès accomplit une action égoïste et nuisible. Il gâche le métier de maître. Tel domestique qui, jusque-là, s'était trouvé parfaitement heureux, se découvrira brusquement très malheureux en apprenant qu'un camarade gagne plus que lui. Je me souviens qu'un étranger plusieurs fois millionnaire vint

un jour s'installer dans le pays où j'habitais. Ses domestiques étaient un peu plus payés que les miens. Oh ! la différence n'était pas grande : ils n'avaient que le vin en plus. N'empêche que les miens, en l'apprenant, devinrent maussades et grognons. Leur gaieté fut comme fauchée. Je cessai d'entendre, aux heures de leurs repas, leurs gros rires monter par les soupiraux de la cuisine. Ils se mirent à me servir avec une mauvaise volonté évidente, et un beau matin je les vis arriver en troupe pour me demander une augmentation de gages. Je dus, pour le principe, les mettre tous à la porte. Et il y en avait, dans le nombre, d'excellents, à qui je tenais beaucoup.

Ne t'emporte pas contre tes domestiques. Ne t'indigne pas de ce qu'ils peuvent faire ou dire. Ils ne valent pas le mal qu'on fait à ses nerfs en s'irritant. Qu'attendre de ces êtres qui voient dans l'esclavage une carrière ? qui se constituent volontairement nos prisonniers ? qui optent pour les

dernières des besognes ? Usons d'eux puisque nous ne saurions nous passer d'eux, et félicitons-nous qu'ils soient assez peu dégoûtés pour nous servir, mais gardons-nous de les considérer comme des humains ! Quelque attachement, quelque dévouement qu'ils nous montrent, cela fait partie de leur service. N'en sois jamais touché. Nous sommes largement quittes envers eux quand nous leur avons payé leurs gages.

Selon la tactique habituelle des Pauvres, le domestique, sitôt qu'il appartient à un nouveau maître, tâte le terrain, explore, observe ; il étudie les coutumes de la maison, et il a vite fait d'en découvrir les avantages et les inconvénients. Il s'applique à discerner de quelle espèce est son maître ; énergique ou faible, précis ou distrait, facile ou sévère, décidé ou irrésolu. A ce sujet, d'ailleurs, il est généralement instruit par avance, chaque maître ayant sa réputation acquise dans la domesticité. Malgré tous les certificats qu'il

nous apporte, il en sait souvent plus sur nous que nous sur lui.

Il commencera par être absolument parfait ; puis il fera de minuscules tentatives de négligence, de paresse, d'indépendance. Si tu ne coupes court dès le début à ces velléités, il continuera, s'enhardissant ; tout ce qui passera sans lui attirer de reproche sera considéré comme admis, comme approuvé ; ainsi, avançant graduellement, par une série de bonds infinitésimaux, et ne perdant jamais le terrain gagné, il deviendra de plus en plus négligent, paresseux ou libre ; et la gradation est si méthodique qu'on est, un jour, tout surpris de s'apercevoir que le domestique ne fait plus rien ou n'est plus jamais là.

Sache tout de suite mettre ton domestique au pas : comme à ces bêtes que l'on veut rendre propres, il n'est jamais trop tôt pour lui faire prendre les bonnes habitudes.

Qu'il se sente épié, contrôlé ; qu'il ait bien l'impression que tu as le don d'ubi-

quité, que rien ne t'échappe, que de la cave au grenier un œil toujours ouvert le regarde.

Quand il a commis une petite faute, même si elle ne mérite pas la réprimande, ne manque pas de lui faire remarquer que tu l'as remarquée : tu lui ôteras le plaisir de croire qu'il te roule.

Tel que je te connais, tu commenceras par être intimidé à l'idée de gronder un homme plus âgé que toi. Ce n'est qu'un pli à prendre. Et tu finiras même par y trouver un certain plaisir.

Ne perds jamais l'occasion d'une remontrance ; juste ou non, elle fera du bien au domestique. Quand il vient d'être grondé, la poussière disparaît comme par enchantement, et les parquets reluisent d'encaustique.

Quand un domestique te déplaît, même si tu n'as aucune raison de le renvoyer, suscite adroitement le prétexte : tu trouveras toujours le moyen de lui faire l'observation à laquelle il ne peut manquer de répondre.

Pour éviter les jalousies entre tes domestiques, tu les traiteras sur un pied de rigoureuse justice. Pas de préférences, pas de faveurs, même pour celui qui sera dans ta maison depuis longtemps.

Ne sois jamais familier avec ceux qui te servent ; ils ne comprendraient pas que la familiarité ne peut être réciproque, et que, si elle est admissible de nous à lui, elle est, de lui à nous, intolérable.

Ne plaisante pas avec eux : ils ne te prendront plus au sérieux quand tu les auras fait rire.

Ne leur fais pas de compliments, même si tu en es satisfait : dès qu'on leur dit qu'ils travaillent bien, ils en concluent qu'ils travaillent trop, et s'arrêtent.

Si tu tiens à tes domestiques, ne le leur laisse jamais voir : ils te demanderaient une augmentation de gages.

Il n'y a que deux occasions où tu aies le droit de leur serrer la main : c'est quand ils viennent de perdre un parent ou qu'ils partent en voyage.

Ne tolère de leur part aucune initiative : chaque fois qu'ils agissent sans ta permission, ils empiètent sur ton autorité.

Ne les encourage pas au gaspillage et à la malhonnêteté par ton désordre. Dans une grande maison, il n'est pas de petit déchet. Compte tout, jusqu'aux feuilles de papier hygiénique.

Défends qu'ils veillent le soir : ils ont besoin de repos et ils consomment ton électricité.

Interdis-leur toute distraction : dès qu'ils s'égaient, leur travail s'en ressent.

Tu peux économiser sur tout ce qui touche aux domestiques, sauf pourtant sur une chose : la livrée.

Ne te mêle jamais de leurs querelles intérieures ; ce serait déchoir, et ils s'accorderaient pour te donner tort.

Plutôt que de les laisser inoccupés, emploie-les à des besognes inutiles.

Donne-leur tes ordres d'une manière brève, claire, autoritaire. Pas de cris, ils

n'obéiraient plus ; comme ces chevaux sur qui l'on tire brutalement, ils ne sentiraient plus le mors, ils auraient la bouche abîmée.

N'admets pas qu'ils puissent avoir raison contre toi. Quelque erreur que tu puisses commettre, il faut qu'ils te croient infaillible.

Tiens-les à l'écart des autres domestiques. Qu'ils sortent le plus rarement possible. Deux domestiques qui se rencontrent communient dans la haine du maître. J'ai remarqué que les miens étaient pires les lendemains de leurs jours de sortie.

Ne parle pas devant eux : leur imagination salit et déforme. Sur un mot insignifiant, ils brodent d'invraisemblables romans où, naturellement, le maître joue un rôle abominable. Pour un inoffensif propos de table, que ne leur ai-je entendu dire de moi dans ma cuisine un jour que je les écoutais par le monte-plat !

Les fautes que peut faire un domestique sont plus ou moins graves. Il y a

l'indolence, la maladresse, l'étourderie, toutes vénielles. Il y a l'insolence et l'indiscipline : qu'un domestique te réponde mal ou sorte sans ta permission, cela n'est pas supportable et ne peut se renouveler. Tu avertiras le coupable une fois pour toutes ; s'il récidive, tu le renvoies. Enfin, il y a le vol, qui est la faute monstrueuse, car il attente non seulement à l'économie de ta maison, mais à l'ordre social et à la propriété, c'est-à-dire à la Richesse tout entière. Sois méfiant : tu n'as aucune raison de ne pas soupçonner, en principe, tout domestique. A la première présomption contre l'un d'eux, fais-lui faire une course un peu longue et va fouiller dans sa chambre ; tu y es chez toi. Ouvre sa malle : tout domestique a une petite malle de bois noir entourée de cordes ; si l'objet du vol est quelque part, c'est là. Je n'ai jamais vu sans angoisse débarquer chez moi la petite malle noire. « Ah ! pensais-je, qu'est-ce qui s'en ira là-dedans ? »

Ne t'abaisse jamais à retenir le domes-

tique qui a parlé de te quitter ; même s'il change d'avis dans la suite, tu ne peux plus le garder. A partir du moment où tu as signifié son renvoi à un domestique, tu n'as pas le droit de regretter ta décision ni de la reprendre ; à te déjuger, tu perdrais de ton prestige sur les autres. Je sais des maîtres pusillanimes qui ne peuvent se résoudre à renvoyer leurs domestiques ; j'en ai vu qui, pour s'en épargner l'ennui, partaient en voyage. J'accorde que le renvoi est parfois pénible : il y a des domestiques qui crient, qui injurient, qui menacent ; il y en a qui pleurent, qui supplient, qui se mettent à genoux, qui nous prennent les mains. Redoute spécialement ceux qui pleurent et coupe court à leurs plaintes, qui risqueraient de t'apitoyer ! Surtout, si c'est un vieux serviteur, crains ses cheveux gris et ses sanglots, qui pourraient, en ébranlant ta volonté, t'empêcher d'obéir à notre Loi. Combien en ai-je renvoyé, moi, des domestiques ! Je ne les compte pas. Est-ce que je m'en

porte plus mal ? Bien sûr, dans les premiers temps, il y a une petite minute difficile à passer : c'est quand le domestique, ayant quitté la livrée, vient, habillé comme tout le monde, faire sa dernière tentative d'attendrissement. Il est redevenu une espèce d'homme ; c'est plus gênant. Je suis tranquille, tu t'y feras comme les autres. Ce sont les petites misères de la Richesse.

X

DERNIÈRES PAROLES

Mon enfant, j'ai essayé de t'exposer sommairement notre Loi. Qu'elle soit présente à ta pensée dans toutes les circonstances de ta vie, mais surtout aux minutes d'hésitation et de doute. Transmets-là à tes fils, accrue des résultats de ton expérience : ainsi seulement une tradition embryonnaire peut se fortifier et se différencier.

L'autre loi, la loi écrite, celle de tout le monde, nous est de plus en plus dure et hostile. Sous des prétextes hypocrites, elle restreint nos bénéfices, rend nos charges intolérables, exerce contre nous d'iniques

reprises ; elle nous désarme, nous ligote, nous dépouille. Ah ! dressons enfin la Loi des Riches, orale, morale, supérieure à tous les Codes, contre celle qui tend chaque jour à devenir la Loi des Pauvres !

Les Pauvres sont en train de conquérir la Loi. Et c'est à peine si nous esquissons, sur quelques points, une timide résistance. Envers ces conquérants méthodiques et décidés, nous continuons d'avoir des scrupules, des égards, des prévenances ! Ils nous sont tabous ! Le crime le plus grave à notre époque, c'est celui de lèse-pauvreté ! Étrange lutte, où l'on est d'avance vaincu, que celle où l'on redoute de toucher à son adversaire ! Le point faible de la Richesse, il est là, dans ce respect que nous avons des Pauvres, dans cette pitié qui nous inhibe, nous paralyse !

Peu à peu, sans que l'on y prenne garde, les rôles s'intervertissent : le Pauvre est sur le point de devenir le plus fort, la balance va bientôt pencher de son côté. Il a grandi, récemment, dans des propor-

tions impressionnantes. Bientôt, il se dressera gigantesque, pareil à ces insectes dont l'accroissement graduel ne se perçoit que le jour où, la mue faisant éclater leur peau, ils apparaissent soudain d'une taille qu'on n'eût pas soupçonnée la minute précédente.

Pour lui tenir tête, nous n'aurons pas trop de toute la force que nous donnera la stricte, l'implacable observation de notre Loi. Plus de pitié ! Plus de défaillances ! C'est nous, à présent, qui sommes en danger. Que de fois déjà, par le plus inconcevable illogisme, nous nous sommes inclinés en tremblant devant ceux que nous nous obstinions à plaindre ! Ah ! quand ils seront les maîtres, ils n'auront pas, eux, nos scrupules, et ils utiliseront contre nous, sans réserve, cette puissance que, tant que nous la possédions encore, nous n'osions pas employer contre eux !

Hélas ! ce n'est que tous ensemble qu'ils sont forts. C'est cela qui est terrible, et

qui perpétue le malentendu. Seul, le Pauvre est inoffensif, il fait l'effet d'une sorte de victime contre qui l'on s'en voudrait de sévir ; en masse, il est une terrifiante foule. Selon qu'on envisage l'individu ou la multitude, il nous désarme par sa faiblesse ou nous intimide par son nombre. En combat singulier, nous sommes vaincus par la pitié ; en bataille rangée, par la peur !

Et lui, avec une étonnante habileté, sait tirer parti de son double avantage, jouer un double jeu, et susciter, au moment voulu, l'un ou l'autre des deux sentiments, selon qu'il lui sera plus favorable.

Sa faiblesse nous empêche de réagir contre sa force. Je ne sais ce qui me paraît le plus dangereux en lui de cette faiblesse ou de cette force, qui sont complices. Hâtons-nous de dissiper la funeste équivoque. Nous ne pouvons tout de même pas persister à nous émouvoir sur le Pauvre et à trembler devant lui. S'il est à craindre, il n'est pas à plaindre.

Durcissons nos cœurs en face de ces soi-disant victimes dont la réunion fera bientôt de nous leurs victimes !

Un de nos illustres défenseurs l'a dit : « Il y a trop de philanthropie dans l'air (1) ! »

Dans le Pauvre le plus frêle, le plus bénin, le plus anodin, apprenons à reconnaître la parcelle de danger qu'il recèle, l'atome de puissance qui contribuera peut-être à nous écraser demain. Il y a un tempérament nouveau, des réflexes nouveaux à acquérir. Notre système nerveux retarde. Que notre geste, devant le Pauvre, ne soit plus d'abandon, mais de défense : crispons le poing au lieu d'ouvrir la main !

Si âpre que soit la lutte, je veux croire qu'elle ne sera pas éternelle. Mon enfant, je voudrais conclure par quelques paroles d'espoir.

Un jour, cessant d'écouter les voix excitatrices, le Pauvre nous reviendra, humble,

(1) Parole mémorable de M. Lépine, préfet de police.

soumis, résigné, respectueux, comme l'Enfant prodigue rentre dans la maison de son Père. Et nous l'accueillerons de grand cœur, nous lui ouvrirons nos bras, nous lui pardonnerons. Il comprendra que nous n'avons jamais voulu que son bien, que son intérêt d'ailleurs est le nôtre, que son avenir est en nous, et que c'est pour lui qu'il travaille quand il travaille à notre fortune. Il s'étonnera de voir combien lui est profitable sa nouvelle attitude de docilité et d'effort. Il regrettera tout le temps perdu en stériles révoltes. Il maudira ses conseillers trompeurs. Ce sera une minute ineffable que celle où montera vers le Riche la contrition du Pauvre. Heureux ceux qui la vivront, cette minute ! S'il y a des hommes pour croire à un avenir d'anarchie et de sang, je préfère, moi, croire à un avenir d'ordre, d'amour et de discipline !

Je prévois une époque délicieuse où tous les conflits seront apaisés ; où il n'y aura plus de grève ; où le domestique se

dévouera toute sa vie au même maître ; où le travailleur trouvera toujours trop courte sa journée de travail ; où la louange du maître et du patron s'élèvera de toutes les usines et de toutes les cuisines ; où, déposant la dure carapace dont nous avions dû revêtir notre cœur, nous pourrons nous permettre d'être bons, tendres, charitables, pitoyables, c'est-à-dire nous-mêmes ; où nous pourrons épancher en cadeaux, en pourboires, en aumônes, les trésors de notre générosité sur des Pauvres résignés, reconnaissants, qui ne seront plus envieux, et dont nous n'aurons plus, enfin, à nous méfier !

FIN

TABLE

	Pages
I. De la loi	5
II. De la misère	19
III. De la pitié	35
IV. Des cadeaux et des services	53
V. Du silence	63
VI. De la solidarité	73
VII. De l'ami pauvre	81
VIII. De l'autorité	93
IX. Des domestiques	101
X. Dernières paroles	121

4905. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.

Dernières Publications de la Librairie BERNARD GRASSET

61 rue des Saints-Pères, PARIS

Le prix de ces volumes comprend la majorati

ANDRÉ MAUROIS

Les Silences du Colonel Bramble, roman..... 5.75
Ni Ange, ni Bête, roman..... 5.75
Les Bourgeois de Witzheim.... 2.50

JEAN GIRAUDOUX

Simon le pathétique, roman ... 5.75
L'Ecole des Indifférents, roman 5.75

EMILE CLERMONT

Laure, roman 5.75
Histoire d'Isabelle..... 5.75

PAUL REBOUX et CHARLES MULLER

A la Manière de...
Les 3 séries en 2 volumes, chaque volume..... 5.75

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT

Monsieur des Lourdines, rom. 5.75

ROBERT DE JOUVENEL

La République des Camarades. 5 75

CHARLES PÉGUY

Œuvres choisies..... 5.75

ANDRÉ SAVIGNON

Les Filles de la Pluie..... 5.75

RODIN

L'Art, entretiens réunis par P. Gsell, édition non illustrée.. 5.75

EDGAR MILHAUD

La Marche au Socialisme..... 5.75
Les Fermiers généraux du Rail. 10. »

Dr SERGE VORONOFF

Vivre ..... 10. »

FRANÇOIS DE BONDY

Constance dans les Cieux.....

JACQUES DE LACRETELLE

La vie inquiète de Jean Hermelin .....

ABEL FERRY

La Guerre vue d'en bas et d'en haut.....

GABRIEL BOISSY

Pensées choisies des Rois de France.....

GEORGES IMANN

Sur trois cordes de balalaïka

JEAN NESMY

L'Arc-en ciel .....

LILY JEAN JAVAL

La Quenouille du Bonheur ..

JEAN ROSTAND

La Loi des Riches .....

E. DE CLERMONT-TONNERR

U. S. A.....

JEAN RENAUD

Du Sang sur la Ville .....

GASTON VIDIE

Amoureux de la Mort.....

MARTIAL PIÉCHAUD

La Dernière Auberge.....

79368-P — Paris. — Imprimerie E. Desfossés, 13, quai Voltaire.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2635
O815
L6
1921

Rostand, Jean
La loi des riches